

# Perspectives ethnolinguistiques sur une population francophone du Nord-Est ontarien

Julie Boissonneault

Volume 13, 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1069936ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1069936ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

## Éditeur(s)

Société Charlevoix  
Presses de l'Université d'Ottawa

## ISSN

1203-4371 (imprimé)  
2371-6878 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

## Citer cet article

Boissonneault, J. (2020). Perspectives ethnolinguistiques sur une population francophone du Nord-Est ontarien. *Cahiers Charlevoix*, 13, 249–321.  
<https://doi.org/10.7202/1069936ar>

## Résumé de l'article

Comme sujet de sa troisième étude dans nos Cahiers Charlevoix, **Julie Boissonneault** a choisi d'explorer le fonds d'histoire orale, constitué par Gaétan Gervais et ses collaborateurs à l'été 1979, destiné à consigner les témoignages de pionniers franco-ontariens du Nord-Est établis entre Mattawa et Elliot Lake. Après un premier et nécessaire traitement des 230 entretiens pour assurer la sauvegarde des enregistrements de la collection, on a pu lancer l'opération de transcription. Pour ce premier essai, l'auteure a retenu 76 des 140 entretiens présentement accessibles. Elle les examine dans une perspective ethnolinguistique, qui conjugue la présentation ethnographique des discours tenus et la présentation des faits langagiers dans lesquels ils sont énoncés. La langue est ainsi mise de l'avant en tant que vecteur d'un « patrimoine culturel immatériel » : les mots de la langue commune et ceux des savoir-faire professionnels et artisanaux témoignent d'un groupe culturel donné, d'une époque précise et d'une région particulière, car les informateurs, témoins privilégiés de l'établissement de la région, y parlent de leur vécu. Cette analyse rend hommage au travail de notre regretté collègue en révélant toute la richesse d'un corpus qui sommeillait depuis quatre décennies ; la lecture de linguiste que pratique Julie Boissonneault laisse déjà entrevoir les réflexions futures que des ethnologues, des historiens, des sociologues ou des géographes voudront peut-être en tirer.

**Perspectives ethnolinguistiques sur une  
population francophone du Nord-Est ontarien**

JULIE BOISSONNEAULT

*Département d'études françaises*  
Université Laurentienne

## SOMMAIRE

INTRODUCTION	
PETITE HISTOIRE D'UN CORPUS DES ANNÉES 1970 : UN TRÉSOR À DÉCOUVRIR	251
I - LA LANGUE, UN PATRIMOINE CULTUREL IMMATÉRIEL	253
II - PRÉSENTATION DU CORPUS ET DES INFORMATEURS	257
1. Le corpus à l'étude	257
2. Le profil des informateurs	259
III - CONSIDÉRATIONS MÉTHODOLOGIQUES	261
1. Le protocole d'entretien	261
2. L'analyse textuelle	262
IV - DISCOURS SUR LA VIE DANS LE NORD-EST ONTARIEN : ANALYSE ETHNOLINGUISTIQUE	264
1. Les activités paroissiales	266
2. La vie économique	280
3. Les communautés	288
4. Les occupations et les métiers	296
5. La vie quotidienne	304
6. La dimension patrimoniale de la langue	314
CONCLUSION	318
ANNEXE	321

# Perspectives ethnolinguistiques sur une population francophone du Nord-Est ontarien

## INTRODUCTION

### PETITE HISTOIRE D'UN CORPUS DES ANNÉES 1970 :

#### UN TRÉSOR À DÉCOUVRIR

Ce texte propose un regard sur un corpus oral inconnu jusqu'à récemment et constitué de 230 entretiens recueillis à la fin des années 1970 auprès de locuteurs de langue française habitant le nord-est de l'Ontario. Ces locuteurs ont en partage le français que l'on qualifie de « laurentien », puisqu'ils font partie des Canadiens français en provenance du Québec, quelquefois aussi en transit par les États-Unis, qui s'y sont installés lors des vagues migratoires de la fin du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle.

Ce corpus nous a été légué, à Ali Reguigui et à moi, par Gaétan Gervais, qui était, à l'époque, professeur d'histoire à l'Université Laurentienne. C'est lors d'une visite au Centre franco-ontarien de folklore (CFOF<sup>1</sup>), en 2011, qu'il nous avait montré plusieurs des « trésors » qui s'y cachaient, dont de nombreuses boîtes renfermant des enregistrements sonores sur 265 bobines. Il s'en est fallu de peu pour que ce corpus disparaisse puisqu'il traînait, depuis 2004, dans le sous-sol du CFOF où il subissait les affres de l'humidité<sup>2</sup>. Nous avons donc conclu une entente avec lui :

1. Créé en 1972 par le père Germain Lemieux, le CFOF était logé, à l'époque, dans une ancienne école de la rue Dollard à Sudbury. Depuis 2011, il se trouve à l'Université de Sudbury. Pour plus de renseignements, voir l'*Encyclopédie du patrimoine culturel de l'Amérique française*, Université Laval, [www.ameriquefrancaise.org](http://www.ameriquefrancaise.org) (consultée le 15 mars 2020).

2. Le corpus, originalement entreposé dans les locaux de l'Institut franco-ontarien à l'édifice Alphonse-Raymond de l'Université Laurentienne, avait été confié à Jean-Pierre Pichette, vers 1985, qui l'avait alors entreposé au Département de folklore de l'Université de Sudbury jusqu'à son départ, en 2004. C'est à ce moment que le corpus a été déposé au CFOF, d'abord à la Maison d'Youville, puis à l'école de la rue Dollard.

nous les numériserions afin de les préserver et, en retour, nous en garderions une copie afin de mener des analyses diachroniques sur la langue<sup>3</sup>. Gervais nous a aussi, par la suite, transmis les carnets de bord originaux tenus par les enquêteurs. Ces carnets de bord, les bobines originales et les versions numérisées ont été déposés aux archives de l'Université Laurentienne le 7 février 2013, comme il le souhaitait<sup>4</sup>.

Cette cueillette d'envergure s'inscrivait dans un projet d'histoire orale chapeauté par l'Institut franco-ontarien. Lancée en 1979<sup>5</sup>, l'année même où Gervais soutenait sa thèse de doctorat, elle s'est produite dans un espace-temps singulier, à savoir l'époque de la contre-culture franco-ontarienne et dans la région où elle a pris naissance<sup>6</sup>. La visée du projet était de « retracer l'histoire des gens ordinaires » dans le but de « révé[er] les processus sociaux et [d']établi[r] la signification collective de ce qui est arrivé<sup>7</sup> ». L'idée sous-jacente au travail était aussi peut-être motivée par le souci de conserver la trace d'une « continuité référentielle au passé canadien-français », comme le soulève François-Olivier

---

3. C'est Ali Reguigui qui a, une année durant, converti les enregistrements en format Wave et Mp3 à partir d'un magnétophone à bobines. Aucun entretien n'a été perdu dans son entièreté, mais près de 15 % des segments l'ont été.

4. Ce dépôt fait partie du Fonds Gaétan-Gervais. Nous y avons ajouté, en juillet 2015, sept boîtes de fiches bibliographiques qui avaient été dressées pour le *Dictionnaire des écrits de l'Ontario français, 1613-1993* (ouvrage dirigé par Gaétan Gervais et Jean-Pierre Pichette, paru aux Presses de l'Université d'Ottawa en 2010).

5. Le projet a reçu une subvention de 22 000 \$ de la Société d'histoire multiculturelle de l'Ontario. Voir Gaétan Gervais et Serge Dignard, « Le Projet d'histoire orale de l'Institut franco-ontarien », *Journal. Canadian Oral History Association / Société canadienne d'histoire orale*, vol. 5, n° 1, 1981-1982, p. 45-57.

6. La ville de Sudbury est au cœur de ce que nous connaissons aujourd'hui comme la Révolution sereine de la francophonie ontarienne. Ce phénomène d'effervescence artistique et de contre-culture a vu le jour à l'Université Laurentienne en 1971, suivi de la création de la Coopérative des artistes du Nouvel-Ontario (CANO). Voir Gaston Tremblay, *Prendre la parole. Le journal de bord du Grand CANO*, Ottawa, Le Nordir, 1995, et Johanne Melançon, « Arts et culture de l'Ontario francophone », dans *Questions de patrimoine*, numéro spécial (Comprendre l'expérience française en Ontario), Fiducie du patrimoine ontarien, mai 2012, p. 14. Voir aussi Gaétan Gervais, « Aux origines de l'identité franco-ontarienne », *Cahiers Charlevoix*, vol. 1, Société Charlevoix et Prise de parole, 1995, p. 125-168.

7. Gaétan Gervais et Serge Dignard, *op. cit.*, p. 46.

Dorais dans son essai sur Gervais<sup>8</sup>. Dans ses travaux, Gervais a d'ailleurs cherché à faire état de la dynamique des communautés franco-ontariennes et à illustrer comment elles s'inscrivent dans la tradition en s'adaptant à une réalité en mouvance, et ce, tout en faisant valoir l'importance des structures économiques nécessaires à la cohésion des communautés. Cette collecte sur le terrain constitue peut-être les premiers jalons de sa prise de position.

### I - LA LANGUE, UN PATRIMOINE CULTUREL IMMATÉRIEL

Le discours tenu par les informateurs constitue un témoignage de leur vécu, à une époque et en un lieu précis, qu'ils expriment dans leur langue de tous les jours. C'est la raison pour laquelle j'ai choisi de traiter ces données discursives comme une expression du patrimoine culturel immatériel des Canadiens français de l'Ontario<sup>9</sup>.

Parler de patrimoine culturel immatériel, c'est attester les expressions vivantes des traditions orales, des pratiques sociales, des rituels, des événements festifs, des connaissances et pratiques de la nature et de l'artisanat<sup>10</sup> propres à un groupe donné. De nombreux ethnologues se sont intéressés au patrimoine culturel immatériel des francophones d'Amérique du Nord dans le but de le préserver, puisque c'est l'immatériel qui donne souvent sens au patrimoine matériel que représentent les bâtiments et les objets<sup>11</sup>. Or, la langue est étroitement liée à ce patrimoine : non seulement est-ce par elle que le patrimoine se dit, mais elle en est aussi partie

---

8. François-Olivier Dorais, « Gaétan Gervais : témoin et agent d'une mutation référentielle en Ontario français », *Mens : revue d'histoire intellectuelle et culturelle*, vol. 13, n° 2, 2013, p. 77. Voir aussi François-Olivier Dorais, *Un historien dans la cité. Gaétan Gervais et l'Ontario français*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, collection « Amérique française », 2016.

9. Gaétan Gervais privilégiait le marqueur « canadien-français » à celui de « francophone », puisque ce dernier occultait, à ses yeux, l'ancrage historique et culturel des individus.

10. Unesco, *Qu'est-ce que le patrimoine culturel immatériel ?*, Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture, [ich.unesco.org](http://ich.unesco.org) (consulté le 15 mars 2020).

11. Laurier Turgeon, « L'inventaire du patrimoine immatériel religieux du Québec : bilan et perspectives », *Rabaska. Revue d'ethnologie de l'Amérique française*, vol. 13, 2015, p. 327.

prenante. Une langue ou une variété vernaculaire d'une langue peut ainsi constituer en soi un patrimoine culturel immatériel. Les vocables, les expressions et les tournures communs à des groupes d'individus deviennent patrimoine : l'expression caractérise alors le groupe. Dans leur ouvrage sur les particularités lexicales de la langue française dans la région du Détroit, Marcel Bénéteau et Peter W. Halford font appel à cette double loupe d'ethnologue et de linguiste pour mettre en évidence la « richesse du patrimoine linguistique » de cette région<sup>12</sup>. Les travaux de l'équipe du projet d'Alliance de recherche université-communautés sur les identités francophones de l'Ouest canadien (ARUC-IFO) font de même en visant la « sauvegarde et [la] valorisation du patrimoine culturel immatériel que constituent les variétés vernaculaires d'une même langue, qui sont porteuses de traits linguistiques à valeur identitaire<sup>13</sup> ». À l'instar de ces travaux, j'ai choisi de faire la présentation et l'analyse du corpus légué par Gervais en mettant en valeur la richesse patrimoniale du parler du groupe à l'étude afin d'en préserver les spécificités qui sont partagées et qui le caractérisent.

Une telle démarche s'inscrit dans une perspective ethnolinguistique, car elle part de la prémisse qu'il y a rapport entre une langue et un groupe culturel donné, équation qui n'est pas nouvelle en linguistique :

[L]a linguistique nous montre à chaque instant que chaque langue correspond à une réorganisation, qui peut toujours être particulière, des données de l'expérience ; et que la première articulation de cette langue est précisément la façon dont s'analyse, s'organise et se classe l'expérience commune à tous les membres d'une communauté linguistique déterminée<sup>14</sup>.

---

12. Marcel Bénéteau et Peter W. Halford, *Mots choisis. Trois cents ans de francophonie au Détroit du lac Érié*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2008, p. 17.

13. Sandrine Hallion, France Martineau, Davy Bigot, Moses Nyongwa, Robert A. Papen et Douglas Walker, « Les Communautés francophones de l'Ouest canadien : de la constitution des corpus de français parlé aux perspectives de revitalisation », *Francophonies d'Amérique*, n° 32, 2011, p. 110.

14. Georges Mounin, *Clefs pour la linguistique*, Paris, Éditions Seghers, 1971, p. 72.

Cette perspective, qui relève de la linguistique externe, fait valoir l'évolution de la langue et le milieu dans lequel elle se manifeste, c'est-à-dire l'environnement qui la motive, qui marque les usages et qui explique les changements qu'elle subit. L'ethnolinguistique, en tant que discipline, cherche ainsi à illustrer comment la langue peut refléter l'ancrage socioculturel d'une société, mais les travaux peuvent s'interpréter différemment selon la posture épistémologique à laquelle se rangent les chercheurs et selon l'objet d'étude qu'ils se donnent.

Il est impossible de passer sous silence le fait que l'ethnolinguistique, associée soit à l'anthropologie, soit à la linguistique, fait encore l'objet de débats. En fait, deux grandes approches modulent la discipline, selon que l'objet d'étude est la culture ou la langue<sup>15</sup>. Si le but est de saisir la culture d'un groupe donné à travers sa langue, nous sommes en anthropolinguistique (aussi connue comme anthropologie du langage), sous-discipline de l'anthropologie qui met de l'avant les rapports entre langue et société. Les chercheurs qui se rangent derrière cette approche soulignent l'importance de connaître la langue des groupes à l'étude pour bien comprendre les enjeux. Si, toutefois, le but est de mieux comprendre la langue dans son contexte culturel, l'objet d'étude est bien différent. C'est dans le cadre de cette deuxième approche que s'inscrit ce travail. La langue est l'expression d'un groupe culturel donné et elle se comprend par le lieu où elle se manifeste, par l'histoire de ses locuteurs et par les usages qu'ils en font.

Au-delà de l'objectif général de faire connaître le corpus, l'intention ici est de cerner la signification des usages linguistiques relevés dans les entretiens à l'étude en tenant compte des faits socioculturels dans lesquels ils opèrent. C'est la raison pour laquelle je broserai un portrait succinct du vécu (pratiques, rituels et connaissances) que partagent les informateurs tout en posant

---

15. Jeanine Fribourg, « Vers l'ethnolinguistique », *La Linguistique*, Presses universitaires de France, vol. 14, fasc. 2, HAL Archives-ouvertes, 1978, p. 103-116.



un regard analytique sur la langue par laquelle ils l'expriment, en tant que patrimoine culturel immatériel.

Ce texte se donne donc comme objectifs d'esquisser d'abord les grandes lignes des récits que tiennent les informateurs dans les entretiens recueillis, puis de relever certains des vocables et des locutions qu'ils utilisent dans leurs discours en soulignant ce qui les distingue d'autres usages. Ces spécificités ou particularités langagières seront ensuite replacées dans un discours tenu il y a 40 ans, en illustrant comment la langue s'inscrit dans un espace temporel et historique ainsi que dans un espace géographique et physique bien précis.

Pour y arriver, j'ai procédé à deux analyses étroitement liées l'une à l'autre : elles seront présentées simultanément. La première, d'ordre ethnographique, lève le voile sur la vie quotidienne des informateurs (leurs métiers, leurs professions, leurs préoccupations, leurs vies familiales, leurs communautés) et la seconde, d'ordre lexico-sémantique, relève des expressions et des termes (substantifs, syntagmes substantivaux, verbes, adverbes et adjectifs) qu'ils utilisent pour en parler. Je tiendrai aussi compte de quelques grandes spécificités du français laurentien, sans m'y attarder indûment puisque celui-ci est déjà abondamment documenté, de quelques termes de spécialisation relatifs à certaines occupations, qu'elles soient professionnelles ou artisanales, et de quelques traits linguistiques qui n'ont pas fait ou qui ont peu fait l'objet d'études à ce jour.

Le texte se découpe ainsi en quatre mouvements. Sera d'abord présenté le corpus à l'étude, puis le profil des informateurs. Cette présentation sera suivie de considérations méthodologiques, dont l'analyse textuelle qui a permis de relever les grandes thématiques abordées dans les récits. Je broserai ensuite un portrait succinct du vécu des informateurs et des spécificités linguistiques qui se dégagent des discours en proposant quelques explications sur la langue utilisée par les informateurs, puis en la situant dans l'espace-temps qui est le sien. À la lumière de cette présentation,

des pistes de recherche seront proposées pour orienter la suite de ce travail.

## II - PRÉSENTATION DU CORPUS ET DES INFORMATEURS

### 1. Le corpus à l'étude

Le corpus initial qui constitue ce legs compte 230 entretiens. À ce jour, 140 entretiens ont été transcrits<sup>16</sup> en partie ou dans leur intégralité, selon un protocole de transcription<sup>17</sup> qui tient compte des pauses, des tours de parole, des hésitations, des ponctuations et des faux départs. L'orthographe grammaticale conventionnelle et l'orthographe d'usage ont été privilégiées, mais nous avons admis des orthographe particulières pour certains mots et certaines expressions (voir Annexe 1).

Le verbatim ici analysé porte sur les 76 premiers entretiens, c'est-à-dire ceux qui ont fait l'objet d'une première vérification. Ces entretiens, qui représentent le tiers du corpus initial, ont eu lieu du 3 juillet au 5 octobre 1979. Bien que la plupart d'entre eux aient été menés individuellement, quatre l'ont été auprès de couples. Les 76 entretiens comptent donc 80 informateurs.

L'ensemble de ces entretiens est d'une durée de 8 411 minutes (140 h 18 min). La durée moyenne d'un entretien est de 110 minutes (1 h 50 min), le plus long étant de 306 minutes 26 secondes (plus de 5 heures), le plus court de 11 minutes 15 secondes (moins d'un quart d'heure). La transcription fait 3 043 pages à simple interligne avec un espacement pour les tours de parole.

Cinq des sept enquêteurs y sont présents, dont Gaétan Gervais lui-même qui y mène deux entretiens ; les autres enquêteurs étaient étudiants universitaires<sup>18</sup>.

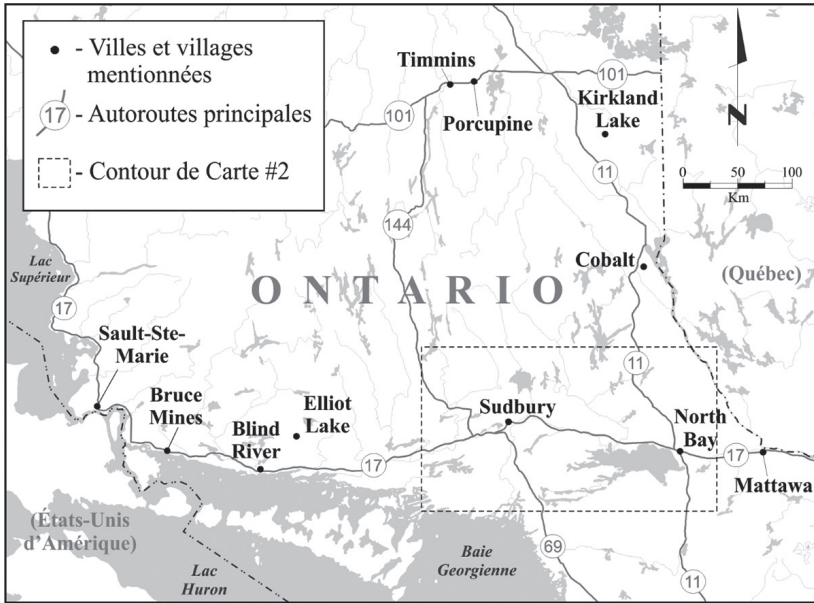
---

16. Cette transcription a été effectuée par une équipe d'étudiantes que nous tenons à remercier.

17. Julie Boissonneault et Ali Reguigui, « Au-delà des technolectes. Problématique de traitement du corpus du français parlé en Ontario », dans Leila Messaoudi et Pierre Lerat (dir.), *Les Technolectes / Langues spécialisées en contexte plurilingue*, Rabat, Publications du laboratoire Langage et société, 2014, p. 429-444.

18. Sept personnes ont mené les entretiens qui composent ce corpus : Gaétan Gervais, Daniel Cayen, Gaston Bélanger, Nicole Leblanc, Céline Auclair, Serge

**Carte 1**  
Région à l'étude



Les entretiens se sont tenus au domicile des informateurs, qui habitaient essentiellement sur un tronçon de 350 kilomètres de la Transcanadienne entre Mattawa à l'est et Elliot Lake à l'ouest (voir carte 1<sup>19</sup>). Dans ce tronçon, il y a deux grands centres urbains – North Bay et Sudbury –, de plus petites villes, des villages et des régions rurales. En fait, près de la moitié (49,3 %) des informateurs résidaient dans les environs de North Bay : 14 à North Bay, 17 à Sturgeon Falls, 6 à Verner et 1 à Field. Un peu moins du tiers (29,9 %) habitaient le bassin de Sudbury : 8 à Sudbury, 3 à Hanmer, 8 à Chelmsford, 3 à Azilda et 1 à Blezard Valley. Les autres (20,8 %) étaient situés soit à l'est de North Bay (2 à Mattawa) ou à l'ouest de Sudbury (3 à Blind River et 2 à Elliot Lake) ; 1 informateur était à Warren (entre North Bay et

Dignard et Pierre Raymond. Ils ont fait là un travail monumental et nous tenons à les en remercier.

19. Les deux cartes ont été dressées par Léo Larivière, du Département de géographie de l'Université Laurentienne. Qu'il en soit chaleureusement remercié.

Sudbury), 2 se trouvaient à Saint-Charles et 6 à Noëlville (à 11 et 38 km respectivement au sud de Warren). Ces lieux correspondent de très près au lieu où les informateurs ont vécu la plus grande partie de leur vie, sinon toute leur vie.

## 2. Le profil des informateurs

Il a été possible de constituer un profil succinct des informateurs à partir des renseignements qui étaient consignés dans les carnets de bord tenus par les enquêteurs ou qui étaient énoncés dans les entretiens eux-mêmes. Chaque informateur a fait l'objet d'une fiche signalétique, transposée dans une matrice Excel, et dans laquelle sont indiqués :

- le code de l'informateur et son nom,
- le nom de l'enquêteur,
- la date de l'entretien et sa durée (en minutes et secondes),
- le sexe de l'informateur,
- la date de naissance et l'âge au moment de l'entretien,
- le lieu d'origine et le lieu de résidence (ville, province ou pays),
- l'âge ou l'année lors de l'arrivée au lieu de résidence,
- le niveau d'instruction<sup>20</sup>, et
- le métier ou la profession.

Le corpus à l'étude se compose de 42 hommes (52,5 %) et de 38 femmes (47,5 %). L'âge moyen est de 75 ans, le plus âgé ayant 99 ans, le plus jeune, 49 ans (s = 8457).

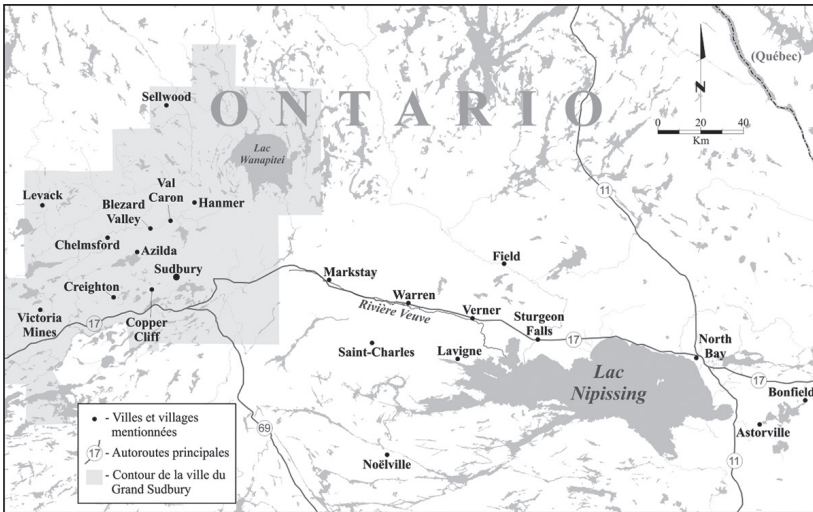
Les deux tiers d'entre eux sont nés en Ontario (65,0 %, n = 52). Un peu moins du tiers est né au Québec (31,0 %, n = 25) et les autres sont originaires des États-Unis ou du Royaume-Uni (4,0 %, n = 3). Une analyse subséquente et plus approfondie des informations que contiennent les entretiens permettrait de tracer les parcours migratoires des informateurs et de leurs parents.

---

20. Les données sur l'instruction des informateurs sont difficiles à cerner. Certains disent avoir fréquenté une école de tel âge à tel âge (par exemple, de 6 à 10 ans ou de 7 à 15 ans) ou donnent le nombre d'années de scolarité (de 2 à 3 ans ou 9 années) ; d'autres encore parlent de livres pour indiquer leur niveau de scolarité (le 4<sup>e</sup> livre, le 8<sup>e</sup> livre) ou disent avoir fait la petite école, le collège, le couvent ou un cours commercial.

Quarante des informateurs d'origine ontarienne sont natifs du Nord-Est : Warren (1), Blind River (2), Cobalt (1), Hanmer (2), Verner (4), Markstay (1), Sturgeon Falls (3), Lavigne (1), Field (3), Bonfield (3), North Bay (1), Astorville (5), Blezard Valley (1), Chelmsford (5), Azilda (3), Creighton (1), Sellwood (1), Victoria Mines (1) et Mattawa (1) (voir carte 2). C'est donc dire que plus des trois-quarts (77,0 %) des informateurs nés en Ontario sont originaires de la région à l'étude. Au moment de la tenue des entretiens, les francophones du nord-est de l'Ontario constituaient d'ailleurs le tiers de la population de cette région<sup>21</sup>.

**Carte 2**  
Villes et villages entre North Bay et Sudbury



Quant aux autres informateurs nés en Ontario, un peu moins du quart d'entre eux (21,0 %) sont originaires de l'Est : Ottawa (4), Comté de Russell (1), Crysler (2), Rockland (3), Clarence Creek (1) et un dernier informateur (2,0 %) vient d'une communauté située à mi-chemin entre l'Est et le Centre ontarien (Cameron).

21. Gaétan Vallières et Jacques Grimard, « L'Ontario français : guide bibliographique », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 23, n° 58, 1979, p. 165-178.

### III - CONSIDÉRATIONS MÉTHODOLOGIQUES

#### 1. Le protocole d'entretien

Dans le but de rassembler des histoires de vie qui fassent état de la colonisation de cette région du Nord-Est<sup>22</sup>, les enquêteurs posaient des questions sur le vécu des informateurs. Le protocole d'entretien, dégagé des discours, semble assez souple et oscille entre l'entretien semi-dirigé et l'entretien non dirigé. Certaines questions reviennent fréquemment, mais elles ne se présentent pas nécessairement dans un ordre particulier. S'y trouvent aussi de nombreuses relances ou de nouvelles questions selon les propos tenus, ainsi que plusieurs reformulations. Alors que certains des informateurs sont très loquaces, d'autres le sont moins. Dans ces cas, les enquêteurs devaient leur tirer les vers du nez.

Tous les entretiens débutent de la même façon : par la date et le lieu de naissance de l'informateur et – s'il n'est pas natif de la région – l'âge qu'il avait au moment de son arrivée dans le Nord-Est. S'ensuivent généralement des informations sur les parents : leur origine et leur trajectoire migratoire, la raison pour laquelle ils se sont installés dans le Nord-Est (si tel est le cas), le métier pratiqué ou la profession exercée.

Les enquêteurs posent ensuite diverses questions, traitant d'une panoplie de thèmes :

- le lieu de résidence (la population, le milieu socioéconomique, l'aménagement de la communauté, etc.) ;
- le métier pratiqué ou la profession exercée (le travail de la ferme, le travail forestier, le travail dans les mines, et tout autre métier ou profession, qu'il s'agisse de celui de ménagère, d'institutrice, d'homme à tout faire, etc.) ;
- l'habitation (le type de maison que l'on construit, le chauffage, l'électricité, etc.) ;
- l'alimentation (ce que l'on mange, la préparation de certains mets, la conservation des aliments pendant l'hiver, etc.) ;
- l'éducation (leur formation et l'école fréquentée, la discipline à l'école, le Règlement 17, etc.) ;

---

22. Le projet initial fait valoir que plusieurs des témoins de l'établissement de cette région, colonisée il y a une centaine d'années, sont toujours vivants. Voir Gaétan Gervais et Serge Dignard, *op. cit.*

- les deux grandes guerres, celles de 1914 et de 1939 (le service militaire, la conscription, la réticence des Canadiens français à s'engager, etc.) ;
- la vie paroissiale et les pratiques religieuses (la construction de l'église, les curés affectés aux paroisses, la première communion et la confession, le déroulement des fêtes religieuses, les organismes de bienfaisance ou religieux, etc.) ;
- la fréquentation, le mariage et la famille (comment ils ont rencontré leur époux ou leur épouse, l'âge qu'ils avaient au moment de leur mariage, la noce, le nombre d'enfants qu'ils ont eus, etc.) ; et
- divers autres événements, dont les feux, les accouchements et le travail des sages-femmes, l'épidémie de grippe espagnole et le travail des médecins, les vêtements (l'habillement des garçons et des filles, la confection des vêtements), etc.

Presque tous les entretiens se terminent avec des questions sur la politique (le premier ministre canadien préféré ou le plus détesté, la tenue des élections, les cabales électorales, etc.), sur les routes et les premières voitures, sur l'avènement de la radio et de la télévision, et sur ce qu'ils pensent des « jeunes » d'aujourd'hui et de la religion.

## 2. L'analyse textuelle

Compte tenu de la taille du corpus, j'ai fait appel au logiciel d'analyse textuelle Alceste (acronyme pour Analyse Lexicale par Contexte d'un Ensemble de Segments de TExte) pour m'y retrouver<sup>23</sup>. Ce logiciel a permis d'objectiver – et ce, de façon systématique – les intuitions que j'avais, permettant ainsi de sortir de la linéarité du texte et de porter un regard différent sur le corpus<sup>24</sup>. J'avais, en effet, une certaine idée des grandes trames des propos tenus, mais n'en étais pas complètement assurée. Alceste s'est donc avéré efficace pour accompagner ma lecture<sup>25</sup>.

23. Je tiens à remercier chaleureusement Simon Laflamme de son expertise et de son temps. Cette analyse n'aurait pas été possible sans son précieux concours.

24. Valérie Delavigne, *Alceste, un logiciel d'analyse textuelle*, Texto ! Textes et Cultures, Institut Ferdinand de Saussure, HAL Archives-ouvertes, 2003, 6 p.

25. Max Reinert, « Postures énonciatives et mondes lexicaux stabilisés en

Alceste procède en deux découpages. Il fractionne d'abord le corpus pour en extraire des ensembles de mots (des unités de contexte). Il relie ensuite les contextes qui ont des mots en commun<sup>26</sup> et crée des classes qui permettent de saisir l'essentiel de ce dont il est question dans un corpus et à partir desquelles il est possible de dégager des significations. Il permet, de surcroît, d'associer les modalités qui caractérisent chaque classe selon certaines variables. J'avais, à cet effet, consigné cinq variables sociodémographiques : le code des informateurs, leur sexe, leur âge, leur lieu d'origine et leur lieu de résidence (ville / localité et province).

Le logiciel a recensé 1 246 090 mots dans le corpus, dont 17 237 mots distincts. Il a analysé 82 % des unités textuelles du corpus, soit 7 201 unités, ce qui représente un niveau de pertinence très élevé. Il a ensuite réparti les unités textuelles du corpus en cinq classes d'énoncés significatifs en fonction de la valeur du chi-carré des termes qui les constituent. Plus le chi-carré est élevé, plus les mots qu'Alceste regroupe sont caractéristiques de la classe. Il en va de même pour les modalités des variables : plus la valeur du chi-carré est forte, plus la modalité correspond à la classe de mots. Cependant, si cela est commun à l'ensemble, il n'y aura pas de chi-carré fort pour les individus.

La figure 1 illustre les correspondances et les chevauchements entre ces cinq classes, qui, somme toute, ne sont pas entièrement étanches les unes aux autres. Ces chevauchements allaient de soi puisque les histoires de vie des informateurs sont à multifacettes.

Bien que le choix de faire appel à Alceste présente des contraintes – en ce qu'il ne permet pas de voir l'ensemble de tous les thèmes abordés par les informateurs – il permet néanmoins d'en dégager l'essentiel en mettant en relief les regroupements forts.

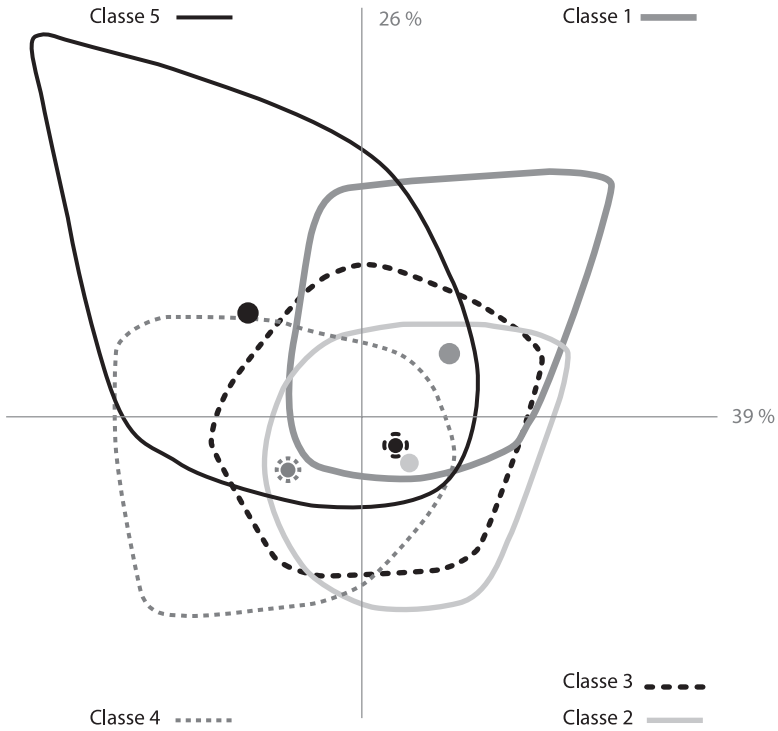
---

analyse statistique de discours », *Langage et société*, vol. 3, n° 121-122, 2007, p. 191.

26. Valérie Delavigne, *op. cit.*



**Figure 1**  
Analyse factorielle des correspondances en coordonnées



#### IV - DISCOURS SUR LA VIE DANS LE NORD-EST ONTARIEN : ANALYSE ETHNOLINGUISTIQUE

Il se dégage des mots les plus significatifs relevés par l'analyse textuelle, un portrait qui est à la fois global et succinct. C'est ce portrait, qui couvre près d'un siècle de vécu, qui est ici présenté à partir des cinq classes constituées par Alceste. Chacune de ces classes a été titrée à partir de ses grandes caractéristiques : classe 1 – les activités paroissiales ; classe 2 – la vie économique ; classe 3 – les communautés ; classe 4 – les occupations et les métiers et classe 5 – la vie quotidienne.

Ce portrait est à double volet. D'abord, les thèmes principaux de chacune des classes, que j'illustre par des extraits puisés à

même les entretiens, permettent de saisir la teneur des propos, et, ce faisant, la vie des informateurs habitant le Nord-Est ontarien du début du xx<sup>e</sup> siècle jusqu'à la fin des années 1970. Pour ces illustrations, je ne m'en suis pas tenue à des unités de contexte générées par le logiciel. Je rapporte aussi des passages qui les débordent dans le but de bien faire saisir l'esprit d'après lequel s'expriment les informateurs. Ces vécus livrés et exprimés dans une langue commune – vive, naturelle et familière – permettent de saisir comment on en parle. Il s'agit là d'un patrimoine linguistique immatériel qui touche à la fois la langue de tous les jours et celle des savoir-faire, que ceux-ci soient liés aux métiers (charpentier, draveur, mineur, agriculteur, etc.), aux occupations (fabrication de biens : vêtements, aliments, produits ménagers, etc.), aux événements (religieux, paroissiaux / communautaires, politiques, etc.) ou aux pratiques sociales (loisirs, festivités, activités familiales). Conformément à la perspective ethnolinguistique adoptée, cette langue ou expression orale se comprendra dans son contexte sociohistorique et socioculturel.

Les discours que tiennent les informateurs sont riches de termes et d'expressions qui caractérisent la langue parlée des francophones d'Amérique. Plusieurs de ces mots ont déjà fait l'objet de compilations et d'analyses au fil des ans et sont attestés dans des ouvrages de référence. J'ai choisi de présenter quelques-uns de ces mots et de ces expressions qui paraissent dans les extraits, puisque la langue parlée des informateurs s'inscrit dans un espace spécifique : celui du français laurentien tel que parlé dans le Nord-Est ontarien à l'époque des entretiens. Comme on le verra, les informateurs maintiennent de vieilles acceptions françaises ou des dialectismes français, tout comme ils font usage de mots qui ont acquis une nouvelle signification, ou encore d'emprunts à l'anglais qui ont été naturalisés (sur le plan phonétique) et intégrés à la langue. Cette présentation est accompagnée d'une courte explication pour souligner la provenance des usages et leurs spécificités. Pour ce faire, j'ai eu recours à un corpus d'exclusion, afin de mettre en valeur le sens

que ces mots ont acquis dans la langue française de tous les jours, telle qu'elle est parlée par les informateurs. Ce corpus d'exclusion est composé des huit ouvrages suivants :

- [DNALF] Louis-Alexandre Bélisle, *Dictionnaire nord-américain de la langue française*, Montréal, Beauchemin, 1979 ;
- [MC] Marcel Bénéteau et Peter W. Halford, *Mots choisis. Trois cents ans de francophonie au Déroit du lac Érié*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2008 ;
- [DLQ] Léandre Bergeron, *Dictionnaire de la langue québécoise*, Montréal, VLB Éditeur, 1980 ;
- [DQA] Jean-Claude Boulanger, *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui*, Saint-Laurent (Québec), Dicorobert Inc., 1992 ;
- [DC] Gaston Dulong, *Dictionnaire des canadianismes*, Sillery (Québec), Septentrion, 1989 ;
- [DQF] Lionel Meney, *Dictionnaire québécois français*, Montréal, Guérin, 1999 ;
- [DHFQ] Claude Poirier (dir.), *Dictionnaire historique du français québécois, Monographies lexicographiques de québécoismes*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1998 ; et
- [DHLF] Alain Rey (dir.), *Le Robert. Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1993<sup>27</sup>.

## 1. Les activités paroissiales

La première classe à se détacher dans l'arbre de classification constitué par Alceste est celle que nous avons qualifiée d'activités paroissiales en raison des thèmes qui y sont abordés. Son vocabulaire est le plus homogène de toutes les classes et elle représente 22,9 % des unités textuelles classées (1 653 unités). Elle se caractérise par les mots : curé / messe / prêtre / école / église / communion / enseigner / relig+ (religieux, religieuse, religion) / catéchisme / maîtresse / danse / classe / danser / jouer / confirmer / paroisse<sup>28</sup>, comme l'illustre la figure 2.

27. Toute référence à ces ouvrages, à des fins d'exclusion, sera dorénavant notée par le sigle présenté entre crochets.

28. Les mots les plus significatifs de chaque classe sont ceux pour lesquels le chi-carré ( $\chi^2$ ) est le plus élevé. Les chi-carrés et les occurrences des mots qui caractérisent la classe 1 se présentent (en ordre décroissant de la valeur du  $\chi^2$ ) comme



que ces derniers étaient Canadiens français ou ne l'étaient pas, selon leur provenance (régionale, provinciale ou nationale), selon la durée de leur séjour dans la paroisse et, surtout, selon leurs qualités et leurs défauts.

I : puis on a eu un prêtre nommé eum [X] je sais bien il a été élevé à *Hanmer* | ça c'était un bon petit prêtre [INF 4]<sup>30</sup>

E : puis le curé là | euh | pendant ses sermons qu'est-ce qu'il disait au juste ?

I : ah il parlait du bon Dieu puis | il parlait du monde comment ce qui | qu'ils se trimaient<sup>31</sup> puis comment ce qu'ils vivaient puis | c'était un prêtre qui était bien fin<sup>32</sup> on l'a bien manqué il est mort bien vieux || puis il nous aidait | tous les services qu'il pouvait faire il le faisait | après ça on a eu d'autres curés | puis c'était pas la même chose pantoute<sup>33</sup> [INF 49]

30. E représente l'enquêteur, I, l'informateur. L'entretien est identifié par un code alphanumérique identifiant l'informateur (INF + n°), Le détail sur le protocole de transcription paraît à l'annexe 1.

31. Le verbe « trimer » (dans son usage transitif) vient de l'anglais *to trim* et signifie, de façon générale, couper ou tailler quelque chose. Il se prête aussi à la taille des arbres (dans le sens d'émonder, d'ébrancher, d'élaguer) et à la taille du bois (dans le sens de planer, de raboter, de varloper). Utilisé dans une forme pronominale, comme c'est le cas dans l'extrait, il signifie faire sa toilette, se préparer, se rendre présentable [DNALF ; DLQ ; DC ; DQF] : « puis j'ai dit va me chercher des | euh | la bol à mains puis du savon puis | euh | puis de l'eau puis monte-moi ça dans la chambre en haut dans ma chambre en haut || je me suis *shavé* | je me suis lavé j'avais la barbe longue de même || *shavé* puis je me suis **trimé** || j'avais une petite | une petite habit de prêtre | de tapisserie qu'on appelle là || puis j'avais descendu puis | je me suis présenté à elle-même moi-même || je le savais que c'était elle || ça fait qu'on avait un petit salon là on s'assit là puis on a jasé » [INF 67]. Le substantif « trime », qui dérive du verbe, signifie le résultat d'une taille ou d'une coupe : « regarde ça ce qu'il m'a fait ce maudit barbier-là || j'avais pas le temps de venir la semaine passée mais je m'en allais en ville | je me suis fait couper ça || ah oui il y en a bien | ils faisaient passer au gars bien | j'aimais ça hein || puis j'étais content quand je voyais le client puis il avait parti avec une belle **trime** | ah bien ça ça faisait mon affaire » [INF 71].

32. Polysémique en français, l'adjectif « fin(e) » a acquis une acception supplémentaire en français laurentien : celui de gentil, de sympathique, de prévenant, de compréhensif, d'aimable, pour qualifier une personne. Cette aire sémantique particulière est attestée depuis 1864 [Mc] et son usage est généralement classé comme un canadianisme de registre familier [DNALF ; DLQ ; DQA ; DHDQ ; DC ; DQF].

33. La locution adverbiale « pantoute » est reconnue comme un canadianisme pour dire « pas du tout », « pas en tout (p'en tout) », et signifiant « aucunement » et « absolument pas » [DLQ ; DQA ; DC ; DQF]. Près des deux tiers des informateurs en font usage : on en relève 235 mentions auprès de 48 informateurs. L'adverbe a souvent aussi une fonction emphatique : « [...] on avait pas de problèmes **pantoute** » [INF 12] ; « ils avaient pas le droit d'avoir | d'avoir de français **pantoute** dans l'école » [INF 16] ; « on avait pas le droit de danser **pantoute pantoute** | surtout le dimanche »

I : ah c'était un bon genre de curé ça | c'était un genre qui- de curé qui était bien fin pour les habitants parce que quand il passait des quêtes | là il passait ses visites là | le monde avait pas beaucoup d'argent pour lui donner hein | il nous donnait des fruits et des légumes puis toutes sortes d'affaires de même pour nous aider à vivre [INF 25]

I : vingt-huit ans monsieur | il a été vingt-huit ans avec nous autres

[...]

E : ça | là vous l'avez aimé pas mal lui ?

I : oui | c'était un prêtre bien saint | il avait | il y avait | il y a pas de prêtres qui ont pas de défauts mais c'était un prêtre bien saint | ah c'était un pr- | il était bien aimé le père [X]

E : le père [X] lui c'était quoi ses défauts ?

I : ses défauts c'était un homme bien | qui avait pas de patience [INF 39]

Les informateurs réfèrent aussi, mais dans une moindre mesure, aux religieuses et aux évêques qu'ils ont connus<sup>34</sup>, les premières ayant souvent été institutrices. On parle peu des congrégations en soi, quoiqu'il y ait des allusions aux sœurs de Sainte-Anne et aux sœurs de la Charité, chez les femmes ; aux Jésuites et à l'Ordre de Saint-François-d'Assise, chez les hommes.

I : c'est les choses du Saint-François | ça c'est l'Ordre de Saint-François-d'Assise [...] moi je l'ai encore mon cordon | je portais un cordon | on avait un grand scapulaire long comme ça || puis faulait<sup>35</sup> dire | euh | les prières spéciales [INF 33]

E : au couvent Sainte-Marie | il avait combien de sœurs qui restaient là ?

---

[INF 34] ; et « je pouvais pas me fier sur lui **pantoute** » [INF 49].

34. Il est difficile d'identifier le chi-carré se rapportant aux religieuses, puisque les informateurs parlent plutôt des « sœurs ». Or, ils parlent aussi de leurs sœurs, membres de leur fratrie. Il y a cependant 244 références aux évêques dans la classe 1, soit par l'emploi du titre « monseigneur » ( $\chi^2 = 209$ ), soit par le vocable « évêque » ( $\chi^2 = 145$ ).

35. Le verbe falloir à la 3<sup>e</sup> personne du singulier de l'imparfait est souvent prononcé « faulait » [fole] ou [fɔle] plutôt que « fallait » [fale]. Ayant relevé, dans les entretiens à l'étude, 584 occurrences de cette prononciation contre 1 187 occurrences de l'usage standard, j'ai choisi de maintenir la distinction orthographique. Des études ultérieures permettront de cerner s'il s'agit d'un /a/ postériorisé et arrondi ou d'une régularisation de la forme (faut + ait).

I : ah mon Dieu il en avait tout de bien [peut-être] soixante | soixante-et-cinq [...] ah bien il en a qui étaient fines | il y en a d'autres qui étaient mauvaises

[...]

E : quelle | euh | communauté de sœurs qu'il y avait à *Verner* ?

I : les dames de Sainte- | euh | les sœurs de la Charité qu'il y avait à Ottawa là | vous savez que asteure ils les appellent les sœurs Grises sur la croix avant | mais c'est les sœurs - | euh | les sœurs de la Charité [INF 40]

## 2. La messe et l'église

Il est aussi question de la messe, à savoir quand elle se tenait, combien de temps elle durait, ce qui s'y disait et ce qui s'y passait.

I : avant | je me souviens c'était en latin | euh | ils disaient la messe en latin | puis aujourd'hui bien euh | c'est tout en français euh | comprend mieux qu'est-ce que le prêtre euh | dit [INF 78]

Mais aller à la messe n'était pas à la portée de tous les informateurs, puisque plusieurs d'entre eux habitaient de petites communautés éloignées. Lorsqu'on s'y rendait, c'était à pied, en *wagon*<sup>36</sup> ou en voiture, selon l'époque et la distance à parcourir.

I : ah | c'est ben certain qu'on était content d'avoir un église || on pouvait aller à la messe une fois de temps en temps toujours | autrement on allait pas à nulle part | on avait pas de *wagon* on avait rien || le premier *wagon* c'était à mon grand-père là | après ça les autres | on avait un mille à aller sur le premier voisin || fait que on voisinait pas gros [INF 14]

E : avant qu'il y ait une église à *Field* | euh | quand est-ce qu'on allait à la messe ?

I : bien moi quand j'ai eu connaissance | il avait une petite chapelle à *Field* [...] ça se trouvait à trois milles de chez nous | on allait à la messe là [INF 25]

---

36. Emprunté à l'anglais, le vocable « wagon », pour désigner la « voiture fourragère », est d'usage dans l'Est canadien, le Nord ontarien et les États-Unis (Missouri et Louisiane) depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, selon Bénéteau et Halford (*op. cit.*), qui le recensent sous l'orthographe « wâguine ». Il faudra donc vérifier la prononciation qu'utilisent les informateurs – *wagon* [wagɔn] ou wâguine [wɑgm] – dans toute analyse ultérieure.

La présence des églises revient souvent dans le discours des informateurs, puisque les enquêteurs orientent beaucoup leurs questions vers ce sujet : on y parle des premières églises, de leur emplacement, de celles qui ont brûlé, des prêtres qui ont vu à leur construction.

E : pourquoi qu'on a décidé d'avoir une église à Lavigne ?

I : parce que | voyez-vous | les gens qui restaient l'autre côté du lac Nipissing | ben | fallait qu'ils viennent à *Verner* pour venir à l'église | c'était trop loin | alors | euh | ils ont décidé de bâtir une église | principalement pour les gens qui restaient l'autre côté du lac | et puis ensuite de ça | il a pris une partie de ce côté | du côté de *Verner* | c'était loin | comme nous autres | on appartenait à la paroisse de Lavigne | et puis notre adresse c'était *Verner* [INF 17]

I : ah oui il a eu des gros feux | il y a l'église qui a brûlé puis ça l'a fait un gros feu | puis c'est encore le père [X] | il avait un nouveau presbytère aussi là | à côté de l'église | et puis il s'est mis entre l'église puis le presbytère puis il a dit le presbytère il brûlera pas | puis le presbytère a pas brûlé | l'église a brûlé mais le presbytère a pas brûlé

E : puis le presbytère est-il bien loin de l'église ?

I : à peu près | euh | on va dire- c'est pas dix à quinze pieds de l'église [...] la flamme allait sur ce côté-là | puis du moment qu'il a dit ça | puis qu'il a pris l'eau bénite puis qu'il a béni le presbytère | le vent a changé de bord [...] il avait sauvé [le presbytère] [INF 25]

Les informateurs parlent aussi des nombreuses activités organisées dans le but de recueillir des fonds pour l'entretien et le fonctionnement de leur église. Il y est question de parties de jeux de carte (*euchre*) ou de soirées de bingo, de la dîme et de la vente des bancs, cette dernière se faisant souvent à l'encan.

I : ah | nous autres on a toujours payé en argent | mais dans ce temps-là | c'était six piastres par année | pour la dîme de l'église | qui appelait là | puis après ça | ben on payait notre banc à part de ça

E : un banc | ça pouvait coûter comment ?

I : à peu près douze piastres par année | six piastres par six mois



E : puis ça c'était tu pour un bon banc ?

I : ah oui | un banc de trois places [INF 15]

Ils font également référence à une autre activité de collecte de fonds tout à fait particulière : celle des soupers au panier. Il s'agit ici de la mise à l'encan d'un repas préparé par une jeune fille, repas qui était ensuite partagé entre celle qui l'avait préparé et celui qui l'achetait.

I : je m'en rappelle une fois moi-même je m'étais fâché parce que un gars avait plus d'argent que moi puis il avait- il avait acheté le panier j'ai pas pu souper avec ma fille parce que moi quand c'est venu le temps d'arriver à *beter*<sup>37</sup> puis quelqu'un l'avait pris | il y en avait qui payaient jusqu'à trente-cinq piastres pour un panier et puis un homme moi là rien que pour entêter l'un contre l'autre tu souperas pas avec | payer jusqu'à trente-cinq piastres

E : puis le trente-cinq piastres ça allait à qui ?

I : le trente-cinq piastres c'est comme là tu le donnais là pour le panier puis là le nom de la fille était sur le panier dès qu'on allait la trouver tu la connaissais | puis les trente-cinq piastres ben ça c'était ramassé ici || dans la | dans la veillée ils avaient vendu pour deux trois cents piastres de paniers en tout tu sais là || alors ben ça allait pour les fonds d'église ça [INF 6]

Ces activités de collecte de fonds relèvent souvent d'associations, actives dans les communautés, et dont les informateurs font partie. Dans leurs récits, ils parlent des Enfants de Marie, association qui regroupe les jeunes filles non mariées<sup>38</sup>, et des Dames de Sainte-Anne ou des Dames de la Fédération, pour les femmes mariées. Les hommes, quant à eux, rejoignent les rangs des Chevaliers de Colomb. Ces associations contribuent à l'organisation des activités paroissiales ou se consacrent à des œuvres caritatives.

I : à l'ordinaire on se mariait | surtout les Enfants de Marie ben nous autres on se mariait en robe blanche || là moi c'est

---

37. Le verbe « *beter* » est un emprunt hybride (*to bet* + déclinaison française), qui signifie parier ou gager, comme dit le faire l'informateur qui participe à la mise à l'encan d'un souper au panier. Le substantif « *bet* » est attesté dans le DLQ.

38. *Clin d'œil sur nos traditions*, RDAQ, Le réseau de diffusion des archives du Québec, rdaq.banq.qc.ca (consulté le 15 mars 2020).

la première grande robe que j'ai eue ça été ma robe de noce jusqu'aux pieds [INF 64]

I : j'ai été reçue dans les Dames de Sainte-Anne c'est parce que moi je vas dire comme on dit || on a toujours besoin des prières puis des affaires de même || j'ai pensé que | que si je me | abonnais dans les Dames de Sainte-Anne peut-être que ça irait mieux dans mon ménage hein [...] quand qu'on a seize enfants sur les bras là puis qu'il n'en reçoit encore un autre là | puis qu'on est pauvre comme du sel là | c'est pas trop drôle [INF 69]

E : si il avait des | des ventes de linge là

I : pas tellement | non | c'est plus souvent asteure là tu sais et | euh | les Dames de la Fédération vont faire ça à la salle eux autres | l'été | l'hiver [INF 79]

### 3. L'école

Les discours sur l'école abordent plusieurs éléments, d'abord les institutrices ou les maîtresses<sup>39</sup> d'école que les informateurs ont connues, puis les matières qu'ils y ont étudiées, lesquelles sont généralement les mêmes chez tous : arithmétique, histoire, géographie, grammaire française, grammaire anglaise, lecture, catéchisme. Entre les leçons ou à des moments précis de la journée, la prière et le chapelet sont de mise.

I : on avait une leçon de grammaire française puis l'après-midi | bien là | nous autres on disait le chapelet || moi dans toutes les écoles | toutes les écoles catholiques où j'étais ils disaient le chapelet l'après-midi [INF 64]

I : puis à l'école le matin faullait dire la prière | il y avait la prière le matin | le chapelet le midi | puis l'angélus [INF 59]

Les enquêteurs se sont aussi intéressés à la salle de classe : à la façon dont elle était aménagée, au nombre d'élèves qui s'y trouvaient, à la disposition des garçons et des filles et, surtout, à la discipline que l'instituteur ou l'institutrice y exerçait.

E : est-ce qu'il avait une grosse discipline aussi ?

I : oui assez || bien plus qu'asteure || on | euh | mangeait la strappe

39. « Maîtresse » est un vieux substantif pour désigner l'enseignante, l'institutrice, celle qui enseigne aux enfants [DNALF ; DLQ ; DQA]. Le DHLF atteste l'usage de « maître d'école », mais non celui de « maîtresse d'école ».

E : souvent ou ?

I : ben quand ils l'avaient de besoin ils mangeaient la strappe  
|| moi je l'ai eue une fois c'est touT || dans touT le temps que  
j'ai été à l'école [INF 65]

I : dans les classes- ben il y en avait qui étaient aguissables<sup>40</sup>  
tu sais puis ils garrochaient<sup>41</sup> des papiers au tableau là tu sais  
| avec leur règle là | des papiers trempes là puis ça collait au  
tableau | mais ça l'arrivait pas souvent | mais tu sais | tu te  
faisais battre tu te faisais punir hein

E : quelle sorte de punition qu'ils avaient ?

I : [...] ils avaient la strappe puis ils les mettaient à genoux  
pour un bout de temps tu sais [INF 40]

I : ensuite quand que les élèves venaient d'assez loin | puis qu'il  
y en avait des aguissables parmi ça là | les plus tannants | les  
plus aguissables | bien | il fallait que je les garde dans la classe  
| le temps que les autres prenaient un peu de | un peu d'avance  
[...] comme ça il y avait pas de chicane [INF 42]

I : la discipline | euh | le martinet existait | mais | euh | il paraît  
que chez certains | le martinet était très abondant | euh | à tort ou  
à raison | on raconte l'histoire d'un enfant | pas dans mon école  
| mais dans l'école de parents qui me sont près [...] l'enfant  
était battu souvent souvent souvent parce que il ne voulait pas  
prononcer bien l'anglais | il ne savait pas | dans mon école  
je n'ai pas connu ça parce que toutes les institutrices étaient  
Canadiennes françaises | alors sympathiques | *so* on parlait  
mal l'anglais donc on nous endurait avec un certain plaisir je  
veux dire | mais | euh | c'était une- le martinet | hum | existait  
peu | peu | euh | on punissait les élèves | euh | en les mettant à

40. On retrouve peu l'adjectif « aguissable » dans les ouvrages de référence [seuls le DC et le DQF l'attestent], si ce n'est que pour dire qu'il s'agit probablement d'une prononciation populaire du qualificatif « haïssable », signifiant détestable ou agité. J'ajoute à ce sens, celui d'espégle. Onze occurrences de cet adjectif sont relevés dans les entretiens : « ma mère elle m'avait faiT une tuque tu sais | puis elle était pas mal haute puis il y avait un pompon comme ça en l'air [...] ils étaient bien **aguissables** oui || ils nous ôtaient nos tuques sur la tête quand ils nous voyaient » [INF 69], « il y avait des petits **aguissables** hein [...] des robustes hein || des batailleurs | des gars forts hein || et puis ils aimaient ça puis ça se bataille » [INF 71].

41. Le verbe transitif « garrocher » est attesté comme canadienisme de registre familier [DNALF ; MC ; DLQ ; DQA ; DC ; DQF] dans le sens de lancer ou de jeter quelque chose : « [...] on apprenait à se faire tirer | **garrocher** des bombes | des affaires de même », [INF 2], « [...] il y a quelqu'un qui a **garroché** une grosse roche puis il est venu pour la pogner comme ça là | et puis elle lui a tombé » [INF 44].

genoux en avant | c'est à peu près les seules punitions qu'on voyait [INF 1]

#### 4. *Les fêtes et cérémonies religieuses*

Les informateurs se remémorent les fêtes religieuses qui jalonnent l'année, notamment Noël, le Jour des rois (Épiphanie), le Vendredi saint, Pâques, la Saint-Joseph (le 19 mars), la Saint-Jean-Baptiste (le 24 juin) et la Fête-Dieu (60 jours après Pâques).

I : ah bien la plus grande des fêtes | tout le temps | c'était Noël hein | et puis || pour nous autres la famille | mon père surtout | c'était sa journée Saint-Joseph [...] qui était le | quoi c'est le dix-neuf de mars je pense [...] je pense que c'est le dix-neuf de mars || bon ça c'était notre journée pour venir faire nos Pâques | on partait du lac là-bas en *sleigh* là puis on venait faire nos Pâques icitte à *Chemisford* | qui était douze milles | à jeun | puis on retournait sans manger là [INF 58]

I : il avait des chants de la Saint- | de la Saint-Jean-Baptiste puis des affaires de même | et puis on allait au reposoir puis là il avait la bénédiction du Saint-Sacrement || et puis ensuite on partait de là puis on revenait à l'église [INF 59]

Ils relatent aussi les obligations du Vendredi saint : le chemin de croix en après-midi, l'exposition du Saint-Sacrement, l'interdiction de consommer de la viande. La Fête-Dieu, quant à elle, est jour de liesse collective : elle faisait l'objet de grandes processions publiques qui partaient de l'église et auxquelles participaient les paroissiens.

I : on faisait la procession au mois de juin là | dans les rues là  
E : [...] qui faisait partie de la procession ?

I : tous les paroissiens | le cur- | le | le prêtre pour commencer | les enfants qui allaient puis les gens de la paroisse suivaient la procession

E : à quel endroit | euh | ça commençait ça ?

I : ça commençait dans l'église | après ça ils sortaient dehors puis ils prenaient | un année c'était dans le village une autre année c'était dans l'autre bout du village | après ça | ils faisaient une certaine rue | après ça on revenait à l'église | avec le Saint-Sacrement là

- E : puis durant la procession que faisaient les gens ?  
I : ils récitaient le chapelet puis ils chantaient des cantiques  
E : puis | euh | est-ce que ça demandait ça beaucoup de | de | de préparations pour cette journée-là spéciale ?  
I : ah oui | ils décoraient les rues pour la procession  
E : quelle sorte de décorations ?  
I : des sapins | des drapeaux  
E : pourquoi | pourquoi des sapins puis les drapeaux ?  
I : les drapeaux de Sacré-Cœur puis ces affaires-là ils les mettaient à certaines différentes places [INF 54]

Les pratiques de nature religieuse ou qui y sont reliées ainsi que les rituels auxquels les informateurs font référence comprennent tout ce qui entoure les sacrements : le baptême, l'eucharistie (ou le Saint-Sacrement), la confirmation, la pénitence, le mariage, et l'extrême-onction ou les derniers sacrements. Au sujet de l'extrême-onction, on rapporte :

- I : ça fait pas longtemps quand mon mari est mort [...] ça va faire deux ans au mois de décembre  
E : comment souvent est-ce qu'on fait ça là | euh ?  
I : euh | le curé vient puis il prend de l'huile puis il fait une petite croix sur le front tu sais une petite croix sur l'estomac puis une petite croix sur les deux... [INF 25]

On parle également de la confession (communément appelée la « confesse »).

- E : mais qu'est-ce qu'il disait comme | euh | en chaire ?  
I : ah bien il prêchait | il prêchait il | sur l'évangile | il prêchait sur | euh | sur le monde qui était | sur les confessions du monde puis [...] tu allais à confesse puis tu disais tes péchés au prêtre bien | il sa- | il savait ta vie hein || mais il prêchait là-dessus || et puis ensuite de ça il | il faisait ses sermons là-dessus puis sur l'évangile puis hum [INF 67]

Mais ce sont cependant les cérémonies entourant la communion et, dans une moindre mesure, la confirmation dont parlent les informateurs en grands détails. Tous se rappellent d'ailleurs fort bien le jour de leur première communion.

- E : la première communion ça c'était le dimanche ?  
I : oui || c'était le dimanche matin ça

E : quelle sorte de cérémonie est-ce qu'il avait ?

I : ah c'était beau | on était toute habillée en blanc || avec un voile | les petites filles ça | puis les petits gars bien ils avaient touT un ruban blanc après le bras || ensuite on | on était touT assis en avant dans l'église là || après qu'on avait communié le prêtre ou le curé celui qui disait la messe il nous parlait | c'était ben beau [INF 66]

E : pouvez-vous | pouvez-vous vous rappeler de la cérémonie ?

I : ben c'est-à-dire on était toute habillée en blanc hein | et puis on avait des petits voiles et puis des petites couronnes et puis | euh | touT ça || puis les petits garçons s'ont touT habillés en bleu marin avec des brassards | euh | des brassards à leurs | leurs bras puis | des grosses boucles au cou c'était beau [INF 69]

Or, pour se préparer à la première communion, il fallait apprendre son catéchisme. C'est au prêtre qu'il revenait de vérifier cet apprentissage en soumettant l'enfant à une série de questions. Où les informateurs apprenaient-ils leur catéchisme ? Pour certains, c'est à l'école, d'autres se rendaient à l'église pour le faire, d'autres encore l'apprenaient à la maison.

E : quelle sorte de préparation est-ce qu'il avait | à venir à faire la première communion ?

I : ah | marcher au catéchisme qu'ils appellent | pour une semaine de temps | à tous les jours | de neuf heures à midi puis de un heure à quatre heures

E : c'est quoi marcher au catéchisme ?

I : euh | c'était le | le curé de la paroisse qui nous instruisait sur différents sujets || il nous demandait de répondre le catéchisme | dans ce temps-là il avait le catéchisme puis il nous demandait des | il nous posait des questions vous voyez | c'est le catéchisme directement

E : vous avez fait ça pour une semaine ?

I : pour une semaine || du lundi allé jusqu'au vendredi ensuite on faisait notre première communion le dimanche

E : ça se passait où ça comme l'étude là ?

I : euh | dans le soubassement<sup>42</sup> de l'église [INF 72]

---

42. « Soubassement » désigne le sous-sol d'un édifice, particulièrement celui d'une église, où il fait alors office de salle paroissiale [DNALF ; DLQ ; DQA ; DC ; DQF].

I : bien pour faire ma première communion en ce temps-là là | fallait aller à l'église | trois semaines de temps | apprendre notre catéchisme puis nos prières | il fallait tout savoir notre catéchisme d'un bout à l'autre par cœur | et il fallait tout savoir nos prières d'un bout à l'autre par cœur | ça fait qu'on marchait pour la première communion trois semaines de temps de dix heures à quatre heures

E : puis | euh | c'est qui qui vous aidait à apprendre ça ?

I : bien c'est celui qui était assez instruit à la maison qui nous préparait | pour le lendemain et c'est monsieur curé qui nous demandait nos questions puis il nous demandait nos prières

E : qu'est-ce qui arrivait si quelqu'un l'avait pas appris ?

I : ben si quelqu'un l'avait pas assez appris | ils les donnaient pas leur- leur communion cette année-là | ils remettaient une autre année pour qu'ils peuvent l'apprendre [INF 25]

L'autre cérémonie dont parlent longuement les informateurs est celle de leur mariage : ils précisent le jour de la semaine où ils se sont mariés, le prêtre qui a béni leur union, les vêtements qu'ils portaient et, s'il y a lieu, la noce qui a suivi.

I : quand je me suis marié

E : un lundi matin ?

I : un lundi matin

E : puis | euh | il avait tu bien du monde au mariage ?

I : ah oui | on a donné un dîner dans- chez nous- chez mon père | ensuite on a donné le souper chez son père | à lui | ça fait qu'on a eu une petite danse le soir | la maison était assez grande | et on a eu une petite soirée *fun* dans la maison

E : ça l'a duré bien longtemps ?

I : bien ça l'a duré jusqu'à peu près deux heures du matin

E : bien qui est-ce qui était invité là ?

I : ben toute la parenté

E : la parenté | puis les voisins | euh | du rang ?

I : les voisins- les proches voisins | les plus proches amis

E : avez-vous fait un voyage de noces ?

I : non [INF 25]

I : on faisait une petite noce || on passait une bonne veillée | une bonne journée | une bonne veillée || le dîner était sur mon frère || mes parents étaient assez âgés | on dînait sur mon frère puis le souper sur mon beau-père [INF 61]

### 5. *La danse et le jeu*

De prime abord, il peut sembler étrange que les mots « danse », « danser » et « jouer » soient si étroitement liés à la paroisse et à la pratique religieuse. Cela s'explique par les nombreux commentaires des informateurs sur la prise de position des curés contre les soirées dansantes, le jeu et l'alcool. Ces derniers voyaient la danse d'un mauvais œil, allant jusqu'à interdire qu'elle se tienne le samedi soir pour que les paroissiens ne ratent pas la messe le lendemain ; la boisson, qu'ils qualifiaient de diabolique, était tout aussi mal vue.

E : hum | qu'est-ce qu'il pensait lui disons des | euh | des danses puis des- de la boisson ?

I : ah | la boisson | il y avait la tempérance que l'Église parlait | on avait pas droit de boire avant vingt-et-un ans ouin | puis on portait | une sorte de médaille sur notre | veste de *coat* là | qui indiquait qu'on était de la tempérance | puis malheur ceux qui en avaient pas | le curé aurait pu en | même en parler || il fallait qu'on soit touT de l'union pour ça | ça c'était bien la boisson hein | défendue | par l'Église | telle que les danses | pas droit de danser | hum | il disait que ça provoquait | les jeunes | au mal | que c'était- c'était contraire à la bonne doctrine | ça fait que | il | euh | il défendait la danse | principalement le samedi soir | ça dansait passé minuit | ah là là c'était pire là | danser sur le dimanche là | euh | ça marchait pas | là c'était prêché ça là || ça faisait de quoi à dire le dimanche dans le- dans la chaire [INF 76]

I : euh | bien | vous le savez | il [le curé] voulait pas que les jeunes aient aucun- aucune | récréation | ça c'est pas bien | les jeunes faut que ça s'amuse | il voulait pas qu'ils aient des- des petites veillées dans les maisons privées par exemple | des petites danses qu'on disait | et puis | il voulait pas des concerts | parce qu'il disait que c'était un | qu'il fallait qui s'assemblent pour | euh | pratiquer | puis | c'était des pla- des réunions qui étaient pas nécessaires | ces choses-là | il était pas pour ça

E : quelles raisons qu'il donnait pour que les jeunes pouvaient pas danser | puis touT ça ?

I : ben | il disait que c'était- c'était péché [INF 17]

I : oh oui il voulait pas que les filles sortent | les nuits et danser | c'était strict dans ce temps-là | fallait pas jouer aux cartes



E : il donnait tu des raisons pour ça ?

I : ah non | il disait c'est défendu par l'Église [INF 35]

## 2. La vie économique

La deuxième classe que dégage Alceste contient 23,97 % des unités classées (1 726 unités) et les mots les plus significatifs qui y sont associés – *piastre* / *payer* / *travail+* / *argent* / *ouvrage* / *gouvernement+* / *dépressif* / *mine* / *union* / *mois* / *salaire* / *north* / *job+* / *an* / *guerre* / *pension*<sup>43</sup> (figure 3) – donnent un aperçu de la vie économique de la région à l'étude. Deux grandes modalités<sup>44</sup> caractérisent cette classe : les informateurs originaires de Cobalt et ceux ayant résidé à Elliot Lake, toutes deux des villes minières<sup>45</sup>.

Dans cette classe, les informateurs traitent tout particulièrement de la Grande Dépression (1929-1939) et des deux grandes guerres (1914 et 1939) pour les avoir vécues de près ou de loin, ainsi que des syndicats et du travail dans les mines.

### 1. La piastre et l'argent

La devise monétaire à laquelle réfèrent les informateurs est la *piastre*<sup>46</sup>. Ils en parlent pour préciser le coût de certains biens ou les salaires – les gages – qu'ils reçoivent pour leur ouvrage<sup>47</sup>, que

43. Les chi-carrés et les occurrences des mots les plus caractéristiques de la classe 2 se présentent comme suit : *piastr* ( $\chi^2 = 467$  ; 689 occurrences) / *payer* ( $\chi^2 = 432$  ; 43 occurrences) / *travail+* ( $\chi^2 = 419$  ; 47 occurrences) / *argent* ( $\chi^2 = 392$  ; 442 occurrences) / *ouvrage* ( $\chi^2 = 246$  ; 294 occurrences) / *gouvernement+* ( $\chi^2 = 150$  ; 183 occurrences) / *depressif* ( $\chi^2 = 148$  ; 102 occurrences) / *mine* ( $\chi^2 = 138$  ; 162 occurrences) / *union* ( $\chi^2 = 128$  ; 115 occurrences) / *mois* ( $\chi^2 = 127$  ; 370 occurrences) / *salaire* ( $\chi^2 = 125$  ; 117 occurrences) / *north* ( $\chi^2 = 122$  ; 177 occurrences) / *job+* ( $\chi^2 = 121$  ; 122 occurrences) / *an* ( $\chi^2 = 107$  ; 716 occurrences) / *guerre* ( $\chi^2 = 106$  ; 148 occurrences) / *pension* ( $\chi^2 = 102$  ; 78 occurrences).

44. Les chi-carrés de ces variables se présentent comme suit : les informateurs résidant à Elliot Lake ( $\chi^2 = 201$ ) et ceux originaires de Cobalt ( $\chi^2 = 93$ ).

45. La ville de Cobalt est située à 150 km au nord de North Bay, alors qu'Elliot Lake est à 160 km à l'ouest de Sudbury.

46. Largement attesté comme un canadianisme [DNALF ; MC ; DLQ ; DQA ; DC ; DQF ; DHLF] de registre familier ou populaire, « *piastre* » (prononcé *piasse* [pjās]) est le nom courant de la devise monétaire au Canada : elle réfère au dollar : « dans les chantiers et à la fin de sa vie | il gagnait le salaire fantastique | de cent-vingt-cinq **piastres** par mois | et de sorte que nous passions pour très très riches » [INF 1] et « ils louaient pas cher dans ce temps-là | ça coûtait une couple de **piastres** » [INF 49].

47. On parle d'« ouvrage » à la fois dans le sens d'un travail quelconque à



| puis ça c'était le commencement de la guerre quatorze | à l'ouverture de la guerre quatorze | on jobbait là | puis | euh | on engageait les- les hommes les plus choisis pour vingt-six piastres par mois | des pères de famille | puis ils étaient contents de trouver de l'ouvrage parce que les autres en avaient pas | je le sais pas comment ce qu'ils s'arrangeaient | ils doivent être morts | en tous les cas ça se passait de même [INF 76]

Ils vont parler davantage d'« argent », plutôt que de « piastre », lorsque la somme des transactions (rémunérations et prêts ou ventes et achats de bétail, d'immobilier, d'équipement, de divers produits et services) n'est pas précisée. L'argent est aussi une denrée qui se prête ou qui s'emprunte, comme plusieurs informateurs le soulignent.

E : il prêtait tu de l'argent ce monsieur [X]-là ?

I : ah | oui | il prêtait de l'argent

E : puis | il chargeait tu de l'intérêt ?

I : ah oui | il chargeait de l'intérêt certain | c'est de même qu'il a fait son argent | ah le bonyenne [INF 14]

## 2. *Les mines*

Plusieurs informateurs ont travaillé dans les nombreuses mines d'or, d'uranium, de cuivre, d'argent et de nickel du Nord-Est, que ce soit à Timmins ou à Porcupine, à Elliot Lake, à Bruce Mines, à Kirkland Lake, à Cobalt, à Sudbury, à Levack, à Creighton, à Victoria Mines ou à Copper Cliff<sup>48</sup>. Ils y ont exercé différentes occupations, tant sous terre que sur terre et, pour nombre d'entre eux, il ne s'est agi que d'un séjour de quelques années ou d'un travail d'appoint.

I : j'ai | on faisait seulement dessous terre on faisait une piastre et vingt-cinq cents | il fallait qu'on travaillait sur le *bonus* par exemple | c'était de miner au contrat en dessous de la terre | moi je commençais à être un âge là que ça commen- | je voulais sortir de là parce que les mines | c'était trop | euh | c'était trop

48. Angus Gilbert donne un bel aperçu du développement économique qu'a suscité l'industrie minière dans le nord de l'Ontario. Voir « Les mines », dans Gaétan Gervais, Matt Bray et Ernie Epp (dir.), *Un vaste et merveilleux pays. Histoire illustrée du nord de l'Ontario*, Thunder Bay et Sudbury, Université Lakehead / Université Laurentienne, 1985, p. 89-108.

malsain | des mines d'or là il y en a beaucoup là je voyais ça  
là puis | je commençais à | c'était pas trop- c'était pas trop bon  
pour la santé comme ça j'ai dit tiens ça serait un bon temps  
pour moi de sortir [INF 10]

I : moi j'ai travaillé sur les *diamond drills* pour [...] | on | pensait  
tout des gros salaires après j'ai lâché *Copper Cliff* | puis j'ai  
travaillé sur les drilles dans le nord puis je me suis envenu me  
marier icitte || puis là après ça j'ai rentré à Levack dans les  
mines | puis j'ai tenu le magasin à [xxx] | j'ai fait pas mal |  
j'ai toujours eu deux jobs | le magasin puis la mine tu sais | une  
petite terre au haut icitte puis la mine [INF 77]

### 3. *Les syndicats*

La venue des syndicats – notamment la *Steelworker* et la *Mine Mill* – dans le secteur minier, mais également dans l'industrie du bois, viendra rehausser la qualité de vie en modifiant les salaires et en améliorant les conditions de travail<sup>49</sup>.

I : la *Steelworker* était connue dans le bout du- du nord aussi  
là dans le bout de *Timmins* ces places-là | puis il y en qui | je  
sais bien qui étaient | qui connaissaient plus la *Steelworker* qui  
étaient pas peut-être au courant que la- la *Mine Mill* pouvait être  
aussi bonne | pour moi-même la *Mine Mill* était bonne parce  
que on a eu du | euh | difficulté un peu au commencement | bien  
difficulté pour le salaire | [...] ils nous avaient- ils nous avaient  
engagés disons | sur- sur le salaire de une et quatre-vingt-douze  
de l'heure | puis on était supposé d'avoir deux-vingt | en | avant  
trois mois disons | [...] trois mois ont passé puis on a pas vu  
notre deux piastres et vingt | puis six mois ont passé puis on  
l'a pas vu encore fait que là ben | l'union il a dit ben | on va  
monter amener ça à l'arbitration | fait qu'ils ont monté ça à  
l'arbitration | finalement on a été se ramasser à *Sudbury* en  
cour avec ça | pour | euh | pour nos salaires | puis là on a gagné  
notre point | fait qu'ils nous ont payés un peu | euh | de temps  
en arrière [...] fait que | c'est là j'ai trouvé que *Mine Mill* | euh  
| ils étaient en faveur de leurs hommes | qu'in sur le côté des

---

49. Pour plus de détails sur la syndicalisation des ouvriers à Sudbury et sur les conflits qui se sont produits entre les différents syndicats, voir Donald Dennie, *Une histoire sociale du Grand Sudbury*, Sudbury, Prise de parole, collection « Agora », 2017.

hommes pas mal | il regardaient assez ben après leurs hommes  
moi je trouve [INF 11]

I : à Kiosk là ça on a trouvé ça ben bon | on a arrivé là puis on  
a commencé à travailler hein || l'argent a commencé à rentrer  
tranquillement hein | ah oui puis après ça là les salaires ont  
changé hein || là l'union a rentré là en mille-neuf-cents mon  
Dieu | je pense que l'union a rentré là dans mille-neuf-cent-  
cinquante ou quelque chose hein || puis là les salaires ont  
commencé à marcher mieux ouin | les salaires montaient toutes  
les années puis on avait un- un contrat hein [...] ah oui en  
dernier le salaire était raisonnable oui | on faisait de la bonne  
piastre en dernier hein [INF 71]

Les informateurs réfèrent aux syndicats par le mot « union ». Attesté dans l'usage<sup>50</sup>, il s'agit d'un mot voyageur qui est passé du français à l'anglais, pour être repris en français laurentien, fort probablement sous l'influence de son homologue anglais *union*. Selon le *Dictionnaire historique de la langue française*, le mot, dans le sens général d'une association, est passé au droit privé au xvii<sup>e</sup> siècle pour désigner « l'association de personnes, de groupes, etc., ayant un but commun<sup>51</sup> ». C'est ce sens qui aurait été repris par l'anglais pour désigner ce que l'on appelle maintenant en français un syndicat.

I : un de mes beaux-frères qui travaillait ici à *Elliot Lake* | fait que c'est de même que c'est que | j'ai dit m'as monter voir ça | il dit monte voir ça | il dit où ce qu'on travaille nous autres il dit | ça paye bien puis il dit si t'as rien à faire bien | il dit prends un mois | j'ai dit m'as allé essayer pour un mois | fait que | il fallait être dans l'union par exemple | là j'ai été à *Sudbury* avant hein | puis là tu rentrais dans l'union | puis après ça de là bien ils te disaient bien | il y a une job à telle place à *Elliot Lake* soit à la *Denison* ou à la *Court* | puis ça s'est adonné que c'était à *Denison* qu'il y avait une ouverture | fait que le monde il a | à *Denison* avec mon coffre d'outils puis | j'ai travaillé comme menuisier [INF 11]

---

50. Attesté dans le DLQ, le DQA et le DQF. Le DNALF recense le terme « unions ouvrières » et « syndicats ouvriers » en parlant des « associations d'ouvriers qui forment un fonds commun pour se soutenir dans les négociations et dans les grèves » (p. 1051).

51. DHLF (p. 1636).

I : on est mieux avec l'union parce que il y a des gars aussi là-dedans je veux dire qu'ils sont assez compétents puis qui sont assez connaissants | puis ils ont- ils ont des- des avocats | euh | plus haut hein qui s'occupent des affaires | fait que si on avait pas d'union des fois nous autres le petit bien | tu serais tout seul des fois ni plus ni moins pour *fighter* ta cause | tandis que là bien tu as des gars d'union qui connaissent ça un peu fait que [...] si on avait pas d'union | on serait pas où ce qu'on est là aujourd'hui | on aurait pas la protection qu'on a là disons [INF 11]

I : ah ils avaient | ils ont formé leur propre union le *Nickel Rush* qu'ils appelaient || mais | le *Mine Mill* a gagné sur- sur le vote [INF 51]

I : l'union | euh | c'est une bonne affaire d'une manière pour n'importe quel champ des travaillants [INF 57]

Parmi toutes les contributions apportées par les syndicats, l'une des plus grandes, aux dires des informateurs, a été la réduction du nombre d'heures ouvrables au quotidien.

I : avant que l'union a rentré là on faisait dix heures après que l'union a rentré on travaillait huit heures [INF 5]

I : à la mine à *Denison* | puis il n'a qui ont dit c'était une mine de *steady* comme là [...] parce qu'il y avait un bon contrat avec la mine c'était un des meilleurs contrats que j'ai jamais vu moi [...] puis j'ai rentré dans l'union parce que j'avais appartenu dans | à *Mine Mill* avant ça | la première union que j'ai déjà rentré | à *Kirkland* | en dix-neuf-cent-trente-sept | puis j'ai- j'ai eu le contrat [...] puis | hum | au bout de six mois on a tombé à quarante-quatre heures | après ça | au mois de juillet on a tombé à quarante heures | puis ça on travaillait | de l'extra hein mais on était après travailler | temps et demi | on avait une couple de congés là je me rappelle pas au juste [...] deux trois jours je crois de congé | comme le | la première | euh | la première- la première semaine | de septembre puis on avait Noël je crois | je pense qu'on était payé pour Noël | il y avait une couple de vacances | pas trop nombreuses au commencement | plus quand on va à *Timmings* parce que *Timmings* on travaillait encore à quarante-quatre heures | ah en particulier là on a travaillé | ç'a pris longtemps là-bas | malgré qu'on s'est pas mal battu fort là [INF 10]

I : ah non | on allait pas dans le bois | le moulin | tu travaillais là au matin ça l'a commencé ça | l'union tu sais ce qu'ils disaient taleur qu'on travaillait de douze | euh | douze puis treize heures là | bien j'ai travaillé à peu près un an moi de même puis après ça l'union a rentré puis là ils ont commencé à l'hiver | puis là ils ont mis trois *shifts* [INF 26]

E : est-ce que | l'union | l'union était tu rentrée à Levack ?  
I : elle a rentré en quarante-deux | quarante-trois || il y avait pas d'union avant ça [...] ils nous faisaient travailler | neuf heures | neuf heures et demie | payé pour huit | c'est choquant hein | on critique bien l'union euh | ils | ils sont maudits mais euh | les compagnies ont euh | puis les autres te disaient *speack white* | ils parlaient touT français enh | ils venaient te dire *hey* | *speack white* || puis ils te clairaient<sup>52</sup> drette-là || [xxx] ils attendaient pas euh le lendemain hein | tout de suite [INF 77]

#### 4. *Les Grandes Guerres*

Les récits des informateurs tiennent compte de la Grande Guerre de 1914-1918 et de la Deuxième Guerre mondiale (1939-1945), leurs propos étant surtout marqués par le service militaire et par la conscription (la mobilisation obligatoire).

E : alors il y en a combien comme vous qui ont été conscrits à Saint-Charles ?

I : ah | je dirai une soixantaine | il n'a vingt qui ont été appelés quant à moi [...] puis ils ont duré trois semaines un mois | il n'avait bien d'eux autres parlaient pas un mot anglais puis c'était touT anglais dans Toronto [...] | ils ont appliqué moi j'ai appliqué pour être transféré hein | [xxx] | puis l'autre il | a été pigé par une passe | ils ont pigé pour une passe | ils l'ont envoyé puis il y en a d'eux autres qui ne sont pas revenus [INF 2]

I : il a même des gens de *Warren* qui ont été blessés parce qu'ils voulaient pas aller à la guerre | ils ont été pas battus par exemple mais blessés assez gravement | tirés | hein | parce qu'ils ne voulaient pas s'inscrire dans les armées canadiennes pour aller défendre la mère patrie [INF 1]

52. Le verbe « clairer » signifie ici se faire congédier, se faire licencier [DNALF ; DLQ ; DC ; DQF]. Bien que certains y voient un calque de l'anglais, le verbe *to clear* n'a pas ce sens en anglais.

I : il avait reçu son appel pour aller à guerre puis il savait bien que c'était pas | je sais pas pourquoi ça qu'il a fait ça | puis il a parti il a pris le train puis rendu à Nord Bay la police était là il y avait des trains puis des polices tout le temps tout le temps puis ils l'ont arrêté tout de suite | puis a fallu qu'il montre ses papiers hein il était bon pour la guerre | ils l'ont emmené tout de suite en prison puis le faire changer d'habit puis [...] il a- il a fallu qu'il s'en alle à guerre [INF 16]

### 5. *La Dépression des années 1930*

La crise économique d'entre les deux guerres fait aussi l'objet de leur discours, mais les informateurs expliquent l'avoir vécue différemment selon leur secteur d'activité et le lieu où ils travaillaient. Certaines mines et certaines papetières ont continué leurs opérations pendant la crise, alors que d'autres ont fermé leurs portes.

I : là la dépression commençait là | la dépression commençait | et puis | euh | parce que nous autres | icitte là à *Blind River* | il a eu des dépressions dedans dix-neuf-cent-dix-neuf | là ç'a devenu ben *dull* | mais *Blind River* nous autres on s'en a jamais senti de ça

E : pourquoi ?

I : par rapport que le moulin à scie a toujours marché | le bois itou continuait à traverser l'autre bord | puis les camps puis les chantiers ont tout mis en marché | il a même nous autres là | de dix-neuf-six | euh | dix quand je suis arrivé icitte | ç'a continué aller jusqu'à dix-neuf-cent-trente-deux | nous autres on s'est pas aperçu de jamais de rien | il avait du monde qui venait icitte à *Blind River* partout puis ils- ils regardaient pour de l'ouvrage [INF 7]

E : le moulin pendant la dépression il a tu marché ?

I : [...] pendant la dépression le moulin marchait pas | s'il avait un paquet de bois pour faire du pulpe là ils l'ont tout vendu en bois de poêle || on a été obligé | il était après pourrir ouin [INF 30]

I : les mines ont commencé à fermer une après l'autre [...] il y avait juste deux mines qui marchaient | la *Denison* | puis la | *hum* | comment ce qu'on l'appelle je l'ai mentionnée taleur là | la *Stanrock* a resté ouverte | il y avait trois mines qui ont resté



ouvertes la *Stanrock* puis la *Nordic* | puis les autres ont | elles avaient toutes fermé naturellement [INF 10]

Il est question aussi des secours financiers accordés sous forme de coupons aux informateurs et à leurs familles pendant la crise, afin qu'ils puissent se procurer des biens de première nécessité (essentiellement de la nourriture : sucre, lait, farine). Les informateurs qualifient cette assistance sociale de *relief*, probablement parce que les instances gouvernementales, qui octroyaient cette aide, l'appelaient ainsi<sup>53</sup>.

E : vous avez parlé tout à l'heure de *relief* eh ? | ça c'était durant la dépression ? [...] comment ça marchait ce- le *relief* ?  
I : le *relief* on avait un livre là | puis ça c'était euh | tant de coupons pour le beurre || fallait avoir des coupons pour le beurre | fallait avoir des coupons pour le sucre | puis euh | euh | que c'est que c'était ? | pour les | la viande || la viande le sucre puis le beurre || ah oui | fallait avoir des coupons [INF 78]

### 3. Les communautés

La troisième classe que relève Alceste contient 15,7 % des unités (1 133 unités) et les mots significatifs qui lui sont associés portent sur les communautés : magasin+ / rue / poste / bureau / ici / village / coin / Sturgeon / hôtel+ / catalogue / Chelmsford / bâti / Sudbury / Levesque / Chemisford / Azilda<sup>54</sup> (figure 4). Trois variables caractérisent cette classe, à savoir les informateurs originaires de

---

53. L'un des grands programmes d'assistance sociale mis en place par le gouvernement canadien pendant la Grande Dépression était celui des *Unemployment Relief Camps* où les hommes célibataires et sans emploi pouvaient trouver du travail en échange du gîte et du couvert. Voir Victor Howard, « Camps de secours pour les chômeurs », *L'Encyclopédie canadienne*, 2015, [www.thecanadianencyclopedia.ca](http://www.thecanadianencyclopedia.ca) (consultée le 15 mars 2020).

54. Les chi-carrés et les occurrences des mots qui caractérisent le plus la classe 3 se présentent comme suit (selon l'ordre décroissant des chi-carrés) : magasin+ ( $\chi^2 = 716$  ; 299 occurrences) / rue ( $\chi^2 = 619$  ; 430 occurrences) / poste ( $\chi^2 = 560$  ; 257 occurrences) / bureau ( $\chi^2 = 323$  ; 170 occurrences) / ici ( $\chi^2 = 295$  ; 321 occurrences) / village ( $\chi^2 = 269$  ; 327 occurrences) / coin ( $\chi^2 = 252$  ; 171 occurrences) / sturgeon ( $\chi^2 = 228$  ; 225 occurrences) / hotel+ ( $\chi^2 = 213$  ; 183 occurrences) / catalogue ( $\chi^2 = 188$  ; 98 occurrences) / chelmsford ( $\chi^2 = 178$  ; 70 occurrences) / bati ( $\chi^2 = 177$  ; 282 occurrences) / sudbury ( $\chi^2 = 170$  ; 195 occurrences) / levesque ( $\chi^2 = 164$  ; 85 occurrences) / chemisford ( $\chi^2 = 161$  ; 112 occurrences) / azilda ( $\chi^2 = 156$  ; 90 occurrences).



levesque ( $\chi^2 = 164$  ; 85 occurrences) et michaud ( $\chi^2 = 150$  ; 79 occurrences) pour Michaud & Levesque. Ce sont les informateurs de Sturgeon Falls qui en font souvent mention. Ce magasin général, devenu grand magasin, existe toujours et célébrait, en 2012, son 125<sup>e</sup> anniversaire<sup>56</sup>.

I : ah oui | Michaud-Levesque Michaud-Levesque avait tenu des meubles pendant ben des années mais il vendait toutes sortes de choses lui | c'était notre magasin | Michaud-Levesque nous autres | on prenait touT là | les groceries | touT le linge<sup>57</sup> [INF 22]

Faute d'avoir accès à certains produits dans leurs communautés, les informateurs achetaient aussi beaucoup et de tout dans les catalogues *Eatons*, *Simpsons* et Dupuis frères : de la musique, de la ferronnerie, des appareils ménagers, des batteries de cuisine, des vêtements. Ils recevaient généralement leurs achats par la poste ou devaient aller les prendre à un point donné.

I : ah oui || les premiers catalogues qu'on ordait qu'on a ordé<sup>58</sup> [...] là bien chez nous on a décidé de faire venir du matériel à verge<sup>59</sup> [...] pour faire des robes puis du brûle pour garnir les robes je me rappelle encore de cette ordre-là quand elle est venue | peut-être | oh ça doit faire une douzaine d'années certain || puis ensuite *Eaton* puis *Simpson* je sais pas quand est-ce qu'ils ont venu || Dupuis frères ça fait pas plus que trente ans hein

56. Liz Cowan, « Sturgeon Falls retailer marks milestone anniversary », *Norther Ontario Business*, 27 novembre 2012, [www.northernontariobusiness.com](http://www.northernontariobusiness.com) (consulté le 15 mars 2020).

57. Le mot « linge », dans le sens de vêtement [DNALF ; DQA ; DQF], prédomine dans le parler des informateurs. J'en ai relevé plus de 350 occurrences, alors que le mot « vêtement » ne paraît que dans une cinquantaine d'instances : « ah bien m'as dire comme on dit | c'est pas comme dans ce temps-là les | les prêtres s'ha- | s'habillaient en prêtres [...] tu sais | ah oui | ils seraient pas euh | promenés euh | m'as dire comme on dit en du **linge** de tous les jours là tu sais | parce qu'ils | ils se tenaient à tenir propres » [INF 36] ; « elle a été dans le garde-robe puis moi j'avais des- des | euh | du **linge** des robes là en nylon puis ces affaires-là » [INF 44] ; « il a tenu le magasin à *Chelmsford* | un magasin de **linge** » [INF 77]. Le mot résulterait de la substantivation de l'ancien adjectif « linge », signifiant « fait de lin », qui se serait produite entre le XII<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle. C'est ensuite par métonymie qu'il aurait acquis le sens de certaines pièces de l'habillement au XIII<sup>e</sup> siècle [DHLF (p. 1132)].

58. Le verbe « order » dans le sens de commander [DNALF ; DLQ] est un calque de l'anglais *to order*.

59. La verge est une ancienne mesure de longueur équivalente à trois pieds (ce qui correspond approximativement à 0,9 m).

| trente trente-sept ans || mais *Simps-* | *Eaton* ça fait toujours vingt | cinquante ans certain certain || puis c'était ça en partie | le monde achetait plus tu sais | comme ça | leur linge | de maison puis tout ça || tu trouves plus au travers des catalogues || quand on avait trois marchands je pense à peu près à *Bonfield* [...] on n'avait jamais un assortiment [INF 64]

## 2. *La poste et l'hôtel*

Deux autres immeubles centraux à la vie communautaire, et dont parlent allègrement les informateurs, sont le bureau de poste et l'hôtel. Qui parle du bureau de poste, parle aussi de maître de poste.

I : le premier bureau de poste là | il était | euh | placé | à peu près devoù ce que c'est qui est aujourd'hui | euh | le magasin de [X] le magasin de [X] là || il était le bureau | le premier bureau de poste était là | la maison | cette maison-là est encore debouT [...] mais là ils l'ont | quand ils ont parti ils ont ôté le bureau de poste de là-dedans | là ils ont rebâti un autre qui se trouvait drette à côté d'où ce qu'il était monsieur [X] || ils ont bâti le bureau de poste là || ensuite | euh | là le bureau de poste là c'était | ni plus ni moins c'était pas grand | pas bien grand || et puis là [...] je me rappelle toujours ce bureau de poste-là parce que | euh | j'avais | j'étais pas bien vieux dans ce temps-là parce que | ah j'avais sept ans dans ce temps-là | et puis | euh | c'était monsieur [X] qui était maître de- maître de poste | et puis il était maître de chant en même temps || et puis | euh | nous autres on allait là | euh | une fois par semaine un soir par semaine | on allait au bureau de poste | et puis il avait | dans l'office il nous faisait rentrer dans le bureau de poste là | et puis il nous pratiquait le chant | le chant pour chanter à l'église [INF 72]

Les hôtels, quant à eux, ont servi à diverses fonctions : on n'y allait pas que pour boire. On y chambrait, on y mangeait, on y prenait les dernières nouvelles. À Val Caron, on y a même célébré la messe pendant un certain temps. Ce lieu, toujours achalandé, était aussi propice aux chamailleries et aux bagarres.

I : tout le monde se rendait près de l'hôtel et à l'hôtel pour avoir les nouvelles de tous les jours | qu'est-ce qui se passait hein [INF 1]

### 3. *Les rues et les trottoirs*

Les enquêteurs orientent souvent les conversations vers l'aménagement des communautés en posant des questions sur les rues et les routes, demandant comment et quand elles ont été construites ainsi que leurs noms. La plupart des informateurs vont parler de la grand-rue, la rue principale, voire la *main*, généralement la première rue de la communauté, là où se trouvaient les commerces. Ces premières rues sont de pierres concassées (de gravier) ou de sable, et ce n'est qu'avec l'arrivée de l'automobile qu'elles seront pavées.

E : quand est-ce qu'ils ont commencé à paver les rues ?

I : ah ça fait bien longtemps je- je me rappelle pas de ça mais je sais pas c'est pas longtemps après qu'ils ont posé les sours<sup>60</sup> qu'ils ont commencé à paver les rues || ça fait longtemps ça dans cinquante ils en ont fait bien du *stuff* [INF 38]

S'ajouteront ensuite les trottoirs, d'abord sur les rues principales et près de l'église. Ces premiers trottoirs, comme se plaisent à l'expliquer les informateurs, sont faits de planches de bois avant qu'ils ne soient coulés en ciment.

I : c'était comme des chemins de campagne la grande rue c'était | dans le printemps puis à l'automne il y avait de la boue puis | euh | c'était rien qu'un chemin là | puis il s'en allait tu sais des routes là dans la grande rue pareille comme | euh | c'était plus entretenu un peu | mais dans tous les cas c'était ça des trottoirs de bois sur un côté de la rue | partir de l'église | aller là au bureau de poste il faisait || la grande rue du village comme là il avait le bureau de poste jusque | il avait un trottoir de bois | l'autre côté il y en n'avait pas || puis les magasins étaient plutôt sur le côté des trottoirs [INF 64]

---

60. L'usage du mot « sours », pour désigner les égouts, est un emprunt à l'anglais *sewer* et est naturalisé en français laurentien [DNALF ; DLQ ; DQF ; DC]. Les informateurs font davantage usage de cet emprunt qu'ils ne le font du mot *égout*. Le substantif « égout », dont l'origine remonte au XIII<sup>e</sup> siècle et qui est dérivé du verbe « égoutter », a été utilisé au singulier jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle [DHLF]. Cette marque du pluriel a été transférée à l'emprunt : « touT les- les **sours** [...] sur la rue Arthur | ça l'a été faiT à la pelle ça » [INF 26] ; et « il y avait pas de **sours** | ça fait que touT le monde ils avaient des toilettes dans la cour » [INF 38].

#### 4. Descriptions des villes et villages

Les entretiens comprennent de nombreuses descriptions des villages et des villes du Nord-Est ontarien. Les lieux clés ou les repères sont davantage identifiés par les individus qui y habitent et y travaillent qu'ils ne le sont par leur fonction.

Deux communautés en particulier font l'objet d'explications détaillées : Sturgeon Falls et Chelmsford. Cela s'explique par le fait que 21 informateurs sont originaires de Sturgeon Falls ou y ont résidé, alors que 11 informateurs sont nés à Chelmsford ou y ont habité. De surcroît, les habitants des communautés avoisinantes (Astorville, Verner, North Bay, Lavigne et Field, d'une part, et Azilda, d'autre part) les connaissaient bien pour s'y rendre régulièrement.

I : euh | sur la rue | eum | sur la rue *Main* | la *Main* ça partait là on va dire de la rue *Errington* puis ça venait jusque | au coin de | aujourd'hui c'est la rue *Balfour* | il avait un monsieur [X] qui restait là || dans ce temps-là || puis ensuite l'autre bord de la rue il avait une | je sais pas une *shed* | il appelait ça là | là une *shed* comme un *storage* ça là il *storait* de | des poches de grain là des poches de- de moulée là-dedans || et puis | eum | ça appartenait ça ça appartenait à madame [X] ça | cette *shed*-là et puis | il y a sur la rue *Main* | le plus loin qu'on allait c'était | euh | au coin de la- de la rue Saint-Joseph c'était | un nommé [X] | qui restait là dans ce temps-là || et puis en face l'autre bord | la maison la plus loin c'était la maison de monsieur | euh | [X] | le père de- de monseigneur [X] et puis de [X] | et puis c'était la maison la plus loin ça || puis ensuite ça été | après ça par là ça a été rebâti | ensuite l'autre bord du pont sur la *Main* ça allait jusqu'au pied de la côte | sur *Walker* qu'il appelait | où qui reste [X] aujourd'hui || le *Walker* ça là | après ça bien ils ont | il a une maison qui a été rebâtie après ça | monsieur [X] a bâti par là | puis tout à fait | euh | en arrière sur l'autre puis après la rue | euh | la rue *Walker* il y avait une terre à monsieur | eum | monsieur [X] | j'oublie son premier nom aujourd'hui || on l'appelait le [X] en tout cas le père de [X] | c'est lui qui | il avait une | il avait une terre en arrière là | la maison est brûlée aujourd'hui | ça c'est | la maison est plus là || ensuite bien il n'avait d'autres sur la rue | euh | Bélanger | juste l'autre bord

du pont il y avait des maisons l'autre bord du pont itou<sup>61</sup> | puis la rue Bélanger il y avait un nommé [X]

E : puis entre la station là puis la rue *Main* | qu'est-ce qu'il y avait là ?

I : ah il y avait les maisons là il y avait | il y avait un magasin il y avait deux magasins par-là | il y avait le magasin de [X] | bien il y avait le coin au bord drette au coin icitte là sur le coin de la *Errington* de monsieur [X] avait un magasin c'est un magasin qu'ils avaient bâti eux autres là ce bloc appartement là || puis ensuite | euh | il y avait | [X] | et puis [X] || ensuite | euh | l'autre bord de la rue | aujourd'hui la rue *Young* aujourd'hui c'était | euh | [X] il avait un magasin lui itou | puis c'était un magasin de linge qui avait là [INF 72]

Dans le discours que tiennent les informateurs, nous avons relevé deux variantes toponymiques pour parler des localités de Chelmsford et de Sturgeon Falls.

### 5. De Chelmsford à Chemisford

La localité de Chelmsford, située à quelque 20 km au nord-ouest de la ville de Sudbury, fait maintenant partie de la Ville du Grand Sudbury<sup>62</sup>. Fondée en 1883-1884, elle tient son nom de la Compagnie du Canadien Pacifique qui l'a ainsi nommée lors de la construction du chemin de fer<sup>63</sup>. La communauté demeure en majorité francophone, le français étant la langue première de plus

61. L'adverbe « itou », dans le sens d'aussi, d'également ou de pareillement, est utilisé à de nombreuses reprises, et ce, par les deux tiers des informateurs (plus de 286 occurrences sont relevées auprès de 53 informateurs). Largement attesté dans l'usage nord-américain [MC ; DLQ ; DQA ; DQF] et qualifié de vieil usage [DNALF ; DC], il s'agirait d'une altération probable « de l'ancien français *atout* “avec”, adverbe (v. 1100) employé jusqu'au XVII<sup>e</sup> s. et préposition, du XII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> s., sous l'influence de l'ancien français *itel* “tel” » [DHLF (p. 1059)] : « j'avais frette en bibitte **itou** || c'était dans l'hiver au mois de mars » [INF 3] ; « partant de *Espanola* aller à | à dans Astorville | euh euh au Sault | mais plus haut que ça il n'avait des petits moulins **itou** » [INF 7] ; « quand la deuxième est allée au couvent | ben j'ai séparé ma maison | j'ai loué le haut | ça ça me donnait des revenus **itou** » [INF 12] ; « il faisait un gros vent ce journée-là **itou** | quand le feu a arrêté là » [INF 20].

62. Le Grand Sudbury a été constitué en 2001, regroupant l'ancienne ville de Sudbury, Vallée Est, Capréol, Rayside-Balfour (comprenant Azilda, Chelmsford et Boninville), Nickel Centre, Onaping Falls et Walden.

63. Société historique du Nouvel-Ontario, *Chelmsford, Coniston, Chapleau*, Documents historiques n° 12, Sudbury, Collège du Sacré-Cœur, 1946, 47 p.

de la moitié (52 %) des résidents<sup>64</sup>.

I : oh | j'ai toujours demeuré à Boninville qu'on appelait | sur la route entre *Chelmsford* et *Blezard Valley* [...] | puis | euh | on s'est marié dans Azilda | pendant que je travaillais au magasin à Azilda puis j'ai toujours demeuré dans Azilda depuis [INF 76]

I : il était | euh | c'était un architecte premièrement | puis un bon ouvrier | puis il a bâti le couvent de *Chelmsford* c'est lui qui a bâti ça ici || il a bâti plusieurs bâtisses que je me rappelle pas | puis il y en a de brûlées [INF 77]

E : comment ça coûtait pour euh | le voyage ?

I : euh | on payait trente cennes nous autres là | de Azilda à *Chelmsford* [INF 78]

Or, dans les propos tenus par les informateurs, il se produit une adaptation morphophonologique, d'où le passage de *Chelmsford* [tʃɛlmsfœ:ɪd] à *Chemisford* [tʃɛmisfœ:ɪd]<sup>65</sup>. Les informateurs insèrent ainsi une voyelle dans la suite consonantique afin de la rendre conforme à la structure de la langue française.

I : oui c'est encore là même || bien il n'avait une | petite église | puis elle a brûlé | puis ils l'ont rebâtie | la première église a brûlé || mais moi je me rappelle pas parce que j'allais pas souvent à *Chemisford* [INF 46]

I : c'était ma mère qui- qui me montrait mon catéchisme | j'ai fait ma première communion puis après ça j'ai | c'était dans le temps de monseigneur [X] [...] puis je restais icitte à *Chemisford* [INF 57]

I : il y avait monsieur [X] | par exemple je l'ai bien connu [...] il prenait la malle à *Chemisford* puis il la débarquait à Boninville chez nous là | puis il continuait à *Blezard Valley* | puis *Hanmer* | ouin | la route était tellement longue qu'il échangeait de chevaux | à différents temps pour donner du repos aux chevaux | parce que c'était dur pour les chevaux à touT les jours d'aller puis revenir [INF 76]

L'âge et le sexe des informateurs n'interviennent pas sur cette adaptation. Ce sont ceux qui habitent ou qui ont habité la

64. Chelmsford (Ontario), *City Population*, 2016, [www.citypopulation.de](http://www.citypopulation.de).

65. Il y a, dans les entretiens, 70 occurrences de *Chelmsford* et 112 de l'adaptation *Chemisford*.



communauté qui semblent privilégier l'appellation adaptée. L'usage perdure d'ailleurs aujourd'hui<sup>66</sup>.

#### 6. *Sturgeon Falls ou Esturgeon*

*Sturgeon Falls* est le nom officiel<sup>67</sup> d'une localité située entre North Bay et Sudbury et est située en amont de la rivière des Esturgeons à partir du lac Nipissing<sup>68</sup>. La grande majorité des informateurs utilisent le nom officiel, l'abrégeant à *Sturgeon* dans la plupart des cas. Quatre, cependant, réfèrent à la communauté par le nom d'Esturgeon. Ces informateurs sont tous de sexe masculin et plus âgés que la moyenne (qui est de 74,6 ans). Tous ont aussi résidé à *Sturgeon Falls* ou dans les environs.

I : j'ai acheté trois- trois lots euh | à Esturgeon | sur la *King* à l'autre bout là-bas là | et puis je les ai bâtis [INF 19]

I : oui il y avait un docteur mais il était loin | le premier docteur c'était à *Warren* | il fallait aller à *Warren* pour ça il n'avait pas à Esturgeon | après ça il n'a eu deux docteurs à Esturgeon [INF 55]

Il serait intéressant de voir si cette particularité linguistique se retrouve dans l'ensemble du corpus original et si elle se maintient aujourd'hui.

## 4. Les occupations et les métiers

La quatrième classe dans l'arbre de classification établi par Alceste

---

66. Nous avons posé la question à l'une de nos collègues, originaire de Chelmsford, qui dit avoir grandi avec une autre variante morphophonologique [tʃɛmɔsfɔːrd] qu'elle utilise encore avec les membres de sa famille et les gens de la communauté. Avec toute autre personne, elle prononce *Chelmsford* à l'anglaise [tʃɛlmsfɔːrd].

67. Il semblerait que la ville tire son nom d'un mot ojibwé. La seule référence trouvée qui l'atteste provient de la Société historique de Nipissing Ouest, où Pierre Leriche, indique, dans une traduction libre, que le mot *Bawtig* signifie « la danse des eaux et du gros poisson » (SHNO, 2015, [www.societehistoriquenipissingouest.com](http://www.societehistoriquenipissingouest.com), site consulté le 15 mars 2020). Mary Ann Corbière, linguiste et collègue à l'Université de Sudbury, précise que le mot *Bawtig* (ou *baawitig*) représente simplement des rapides en langue anichinabée et que plusieurs locuteurs de la langue appellent encore Sault-Sainte-Marie par ce vocable. Je tiens à la remercier de ses commentaires à ce sujet.

68. Peter V. Krats, « Sturgeon Falls », *L'Encyclopédie canadienne*, 2019, [www.thecanadianencyclopedia.ca](http://www.thecanadianencyclopedia.ca) (consulté le 15 mars 2020).

contient 23,83 % des unités (1 716 unités) et traite essentiellement des occupations et des métiers, tout particulièrement du travail forestier et de l'agriculture. Les principaux mots qui s'y rattachent sont : bois / cheval / billot / foin / couper / pied / grain / mettre / arbre / grange / hache / ponce / terre / coupe / semer<sup>69</sup>, comme l'illustre la figure 5. Ce sont surtout les hommes, les informateurs âgés de 85 ans et ceux qui résident à Verner qui animent ce discours<sup>70</sup>.

On y explique en détail le travail de la terre, qui est souvent une occupation estivale : le défrichage des terres, la construction des granges, l'élevage, les semences et les récoltes, notamment la moisson, c'est-à-dire comment on faisait les foins. On parle aussi du travail forestier, qui se fait pendant l'hiver : la vie dans les chantiers (camps de bûcherons), la dynamique entre les hommes, le type de travail qu'on y faisait et la pratique de la drave par laquelle on dirigeait les billots sur les rivières pour les acheminer vers les moulins et papetières.

C'est dans cette classe que l'on recense les premiers technolectes<sup>71</sup>, c'est-à-dire les vocables et les expressions (usages lexicaux et discursifs) propres aux sphères de l'activité humaine que sont le travail forestier et l'agriculture.

### 1. *Le bois*

Cette classe gravite autour du bois. On le coupe pour défricher la terre. On le coupe pour construire les granges, les écuries, les maisons. On le coupe aussi l'hiver pour l'acheminer vers les

69. Les chi-carrés des mots les plus significatifs de la classe 4 et leurs occurrences se présentent comme suit : bois ( $\chi^2 = 737$  ; 1129 occurrences) / cheval ( $\chi^2 = 551$  ; 620 occurrences) / billot ( $\chi^2 = 513$  ; 355 occurrences) / foin ( $\chi^2 = 450$  ; 411 occurrences) / couper ( $\chi^2 = 449$  ; 375 occurrences) / pied ( $\chi^2 = 425$  ; 403 occurrences) / grain ( $\chi^2 = 351$  ; 315 occurrences) / mettre ( $\chi^2 = 348$  ; 606 occurrences) / arbre ( $\chi^2 = 300$  ; 207 occurrences) / grange ( $\chi^2 = 281$  ; 243 occurrences) / hache ( $\chi^2 = 215$  ; 151 occurrences) / ponce ( $\chi^2 = 203$  ; 166 occurrences) / terre ( $\chi^2 = 196$  ; 745 occurrences) / coupe ( $\chi^2 = 188$  ; 158 occurrences) / semer ( $\chi^2 = 178$  ; 260 occurrences).

70. Les chi-carrés de ces variables se présentent comme suit : les informateurs de sexe masculin ( $\chi^2 = 317$ ), les informateurs âgés de 85 ans ( $\chi^2 = 67$ ) et les résidents de Verner ( $\chi^2 = 56$ ).

71. Leila Messaoudi, « Le Technolecte et les ressources linguistiques. L'exemple du code de la route au Maroc », *Langage et société*, vol. 99, n° 1, 1999, p. 55.



Les informateurs connaissent d'ailleurs très bien les différentes essences : le pin blanc, le pin rouge, l'érable, le cyprès, l'épinette (rouge), le chêne (bleu), le bouleau, le cèdre, le sapin, le tremble, le liard, le cerisier, le merisier, l'aulne, le frêne, les distinguant selon leurs caractéristiques – bois franc ou non – et selon ce à quoi elles se prêtaient le mieux – à la construction, au papier (le sapin), aux tailles<sup>73</sup> de chemins de fer (le cyprès). Ils distinguent aussi celui qui brûle le mieux pour le bois de poêle et celui qui flotte le mieux pour la drave.

- E : quelle sorte de bois | qu'on utilisait pour la grange ?  
 I : ben | du pin rouge | du pin blanc | puis il y en a de l'épinette  
 E : puis | il y avait tu | une différence | c'était tu bien important d'utiliser ce bois-là | cette sorte de bois-là ?  
 I : l'épinette c'était ben bon pour le frême<sup>74</sup> de la grange | ben pour la planche là | le pin | le pin rouge ou blanc était en avant de l'autre  
 E : pourquoi ?  
 I : ah | ben | ça travaillait moins par le soleil  
 E : cette grange-là | c'était fait comment ? | il avait tu comme un grenier ?  
 I : non non | ben | c'était un écurie | on mettait du foin | mais une grange là | c'était juste pour mettre le foin [...] il y avait une porte chaque bord là | des grandes portes là | pour entrer douze pieds de large là | puis il rentrait dedans avec le voyage de foin | puis | il jetait le foin dans | il avait une entrée chaque bord [INF 15]

## 2. *Le cheval*

Le cheval a été longtemps au cœur du travail forestier et du travail agricole, avant la mécanisation, et les informateurs en parlent abondamment. Avant la venue des tracteurs pour l'agriculture et des débusqueuses pour l'industrie forestière, c'est au cheval qu'on faisait appel pour traîner les billots, pour monter les denrées et l'équipement aux chantiers, pour labourer les terres, pour tirer les moulins à faucher.

73. Tailles est un emprunt naturalisé de l'anglais (*ties*) pour désigner les traverses sur les voies ferrées.

74. Le frême [frɛm] est un emprunt naturalisé du mot anglais *frame*, signifiant la charpente.

I : on avait une terre [...] on l'avait achetée | de mon père | c'était la terre de mon père  
 E : ah | puis | euh | il avait combien d'animaux dans ce temps-là ?  
 I : bien nous autres on s'en ai greyé<sup>75</sup> plusieurs animaux | on avait douze bêtes à vache | puis douze vaches à tirer puis on avait bien des- des jeunes | puis dans ce temps-là bien ils ont commencé à travailler avec des chevaux | c'est que le printemps ils avaient la terre pour amener ses chevaux au pacage hein | il a vu jusqu'à seize *team* [t<sup>s</sup>Im] de chevaux [INF 25]

Les informateurs utilisent une prononciation particulière du substantif anglais *team*, prononcé [t<sup>s</sup>Im], pour désigner un équipage de deux chevaux.

I : il rentrait la fourche dans la | dans le voyage de- de foin là | après ça | les chevaux bien | il fallait qu'ils prennent euh | une *team* [t<sup>s</sup>Im] de chevaux là | pour euh | ils tiraient sur le câble là un bon bouT là puis là le foin s'en allait en l'air là [INF 78]

I : quand mes frères- mes frères ils étaient assez grands là ils faisaient du bois de poêle puis ils allaient vendre ça à *Verner* | dans ce temps-là le monde ça chauffait au bois hein | puis | des fois deux- deux *teams* [t<sup>s</sup>Im] | en dernier là deux *teams* [t<sup>s</sup>Im] là qui partaient puis | bien on partait à cinq heures le matin [INF 16]

I : il élevait les veaux | puis | les chevaux il avait toujours une

---

75. Le verbe « greyer » (ou « gréer ») est d'usage commun, soit comme verbe intransitif, soit comme verbe pronominal pour indiquer que l'on est équipé ou que l'on s'est procuré le nécessaire à une tâche quelconque. Bénéteau et Halford attestent la présence de cet usage « dans le Nord ontarien, au Québec et en Acadie [...] ainsi qu'au Manitoba » (*op. cit.*, p. 271), le situant tant dans l'aire du français laurentien que dans celle du français acadien. Il s'agit d'un déplacement du sens original qui se rapporte à la marine, puisque le sens premier réfère au grément des voiliers, c'est-à-dire à toutes les pièces fixes et mobiles qui en permettent la manœuvre. Le verbe a acquis un sens plus général pour signifier avoir « tout le mobilier nécessaire, [...] posséder un bon matériel d'exploitation en parlant d'un cultivateur, un bon équipement, en parlant d'un entrepreneur » [DC (p. 261)] ou posséder tout équipement, appareil ou installations nécessaires à un usage particulier. Quatorze informateurs l'utilisent : « on était **greyé** de provisions pour l'hiver mais pas de bonbons pour Noël puis tout ça » [INF 55] ; « puis après ça je me suis **greyée** d'une machine pour tirer les vaches | j'avais douze vaches à lait » [INF 50] ; « après que le chemin a ouvert bien là on | on s'est touT **greyé** d'autos puis on- on se voyait en auto hein » [INF 72]. Le mot peut aussi signifier « être bien habillé », mais cet usage n'est pas recensé dans le corpus. Il peut également revêtir une fonction adjectivale comme dans l'extrait : « dans ce temps-là les terres | ah on vendait ça moi pour | neuf-mille | toute **greyée** | on avait dix-huit vaches | des chevaux puis touT en neuf | pour neuf-mille piastres » [INF 55].

team [t<sup>s</sup>Im] de chevaux pour travailler | puis un cheval pour aller sur le chemin [INF 12]

Cet usage, qui existe probablement ailleurs, ne semble avoir été recensé que par Davy Bigot et Robert Papen, qui le relèvent dans l'Ouest canadien. Selon eux, cet emprunt se serait produit très tôt au Canada et aurait été phonétiquement assimilé, contrairement à l'emprunt plus tardif du même substantif pour désigner une équipe sportive : « dans ce second sens, le mot n'a pas été entièrement assimilé phonétiquement et, au Canada, on le prononce régulièrement comme [ti:m], sans assibilation, avec une voyelle longue, mais sans aspiration de la consonne initiale<sup>76</sup> ».

### 3. *L'agriculture*

De toutes les cultures céréalières que l'on pratique (l'avoine, le mil, le sarrasin, l'orge, le blé), plusieurs se destinent au fourrage pour l'alimentation des animaux. On explique en grands détails comment se fait la récolte du foin et comment il est mis à sécher en vailloches.

I : ah ça c'est le foin hein | là | euh | ils coupaient le foin [...] en dernier là nous autres on était des gros fermiers || fait qu'on avait touT touT qu'est-ce qu'on avait besoin sur la terre avant que mon père laisse la terre | mon frère l'a pris || bien là [xxx] passait avec le moulin à faucher | il coupait le foin || le râ- | ensuite on prenait le râteau avec des chevaux | et puis il avait arrangé son râteau lui qu'il le mettait | il mettait les chevaux dessus un affaire puis les deux on avait notre râteau c'était un râteau qui allait avec les | fait que là il raclait ça en rang | puis nous autres on faisait les vailloches [...] ensuite il charriait ça le foin quand il était en vailloches | des fois faulait ouvrir les vailloches pour qu'ils sèchent mieux | le foin était vert | puis il aurait chauffé sur | il l'avait rentré dans la grange de même || fait que là | on les ouvrait puis là c'était nos *jobs* ça nous autres [INF 64]

---

76. Davy Bigot et Robert A. Papen, « Les Variétés de français de l'Ouest : perspectives linguistiques », *Les Variétés de français de l'Ouest canadien*, Montréal, Université Concordia, [s.d.], p. 53-54, [uoh.concordia.ca/sociolinguistique/res/module3\\_1.pdf](http://uoh.concordia.ca/sociolinguistique/res/module3_1.pdf) (consulté le 15 mars 2020).

La locution « faire les foins » réfère à différentes pratiques et techniques pour couper, botteler et engranger le foin, c'est-à-dire l'herbe ou la céréale destinée au fourrage. Les agriculteurs faisaient les foins en juillet ou en août, selon que l'été était sec ou pluvieux. Les informateurs expliquent comment cette moisson, de style traditionnel avant la mécanisation, se faisait avec une faux ou un moulin à faucher (qu'ils appellent aussi moulin à foin) tiré par un cheval ou des chevaux de trait. Une fois fauché, le foin était râtelé, mis en vailloches ou en mulons et laissé à sécher, généralement dans les champs, avant d'être placé en lieu sec pour l'hiver.

E : le moulin à foin il était fait comment ?

I : ça c'était une faux de côté | euh | d'abord les chevaux étaient en avant là | puis un faux au côté-là | puis on *runnait* ça en tournant [INF 19]

I : poupa<sup>77</sup> pourvu qu'il pouvait passer avec son petit- son petit moulin à faucher c'était correct | et puis | euh | bien dans le temps des foins [...] puis poupa coupait autour des souches | avec une faux-là ouin | puis [X] lui | il venait avec la *team* puis il coupait avec le moulin à faucher [INF 53]

I : on coupait d'ordinaire dans l'avant-midi puis dans l'après-midi [...] avec le râteau | on le raclait [...] ensuite on le mettait en | on faisait des mules | ils appelaient ça des vailloches dans ce temps-là

E : c'est quoi ça une vailloche ?

I : une vailloche c'est une | un paquet de foin | qui fait ni plus ni moins comme une cabane de castor on va dire là [...]

E : qu'est-ce qu'il fait après là ? | qu'est-ce que les gens vont faire ?

I : il faut qu'ils ramassent les vailloches | charger sa *wagon* | et puis rentrer dans une grange s'il y a une grange || nous autres

---

77. Forme populaire de « papa ». Cette forme (poupa, poupa) se retrouve aussi en Bourgogne-Franche-Comté, en Champagne et en Louisiane. Voir E. de Chambure, *Glossaire du Morvan. Étude sur le langage de cette contrée comparé avec les principaux dialectes ou patois de la France, de la Belgique wallonne, et de la Suisse romande*, Paris, H. Champion, Libraire, 1878 ; Albert Valdman et Kevin J. Rottet (dir.), *Dictionary of Louisiana French. As Spoken in Cajun, Creole, and American Indian Communities*, [s. l.], University Press of Mississippi, 2010.

là-bas on avait pas de grange on avait | on mettait ça en mulons  
 | on faisait des mulons on faisait jusqu'à trois- trois gros mulons  
 E : comment gros étaient ces mulons-là ?  
 I : euh | il n'avait déjà jusqu'à douze | quatorze pieds | de haut  
 [...] ]  
 E : puis là c'était laissé ça sur le champ ça ?  
 I : ils restaient sur le champ jusqu'à l'hiver || là après ça on  
 charriait ça on sortait ça en *sleigh* | l'hiver [...] pour amener  
 [...] à l'écurie | à la grange [INF 72]  
 E : c'est quoi ça des vailloches ?  
 I : c'est des mulons de foin | à peu près | quatre pieds de- de  
 rond puis à peu près quatre pieds de haut | des petits mulons  
 E : quel avantage que ça l'a ça pour mettre ça en vailloches ?  
 I : ça le met plus ferme et plus sec pour le rentrer dans la grange  
 | pour pas qu'il chauffe  
 E : quand tu as dit que | pour pas qu'il chauffe | ça veut dire  
 quoi ça pour pas qu'il chauffe ?  
 I : bien ça c'est | euh | c'est l'humidité || c'est l'humidité qui  
 sort de dedans | et puis quand que tu le rentres trop de bonne  
 heure il chauffe- il chauffe il | euh | quasiment comme un tas  
 de fumier || tu sais là ça | ça chauffe | c'est ça que c'est [INF 75]

Les informateurs appellent les tas de foin fauché des « vailloches » ou des « mulons ». Le premier substantif est attesté sous l'orthographe « vailloche<sup>78</sup> », « veilloche<sup>79</sup> » et « veillotte<sup>80</sup> ». La différence entre « vailloche » et « veilloche » relèverait de son aire d'usage : « le mot “veilloche” s'est dit/se dit de la Saintonge au Cotentin et au Vendômois [...] ; “vailloche” s'est dit/se dit en Saintonge<sup>81</sup> ». Le substantif « mulon<sup>82</sup> » désigne, lui aussi, un tas de foin, mais il se prête également au tas de sel (dans les marais

78. Attesté dans le DNALF, le DLQ, le DC et le DQF.

79. Attesté dans le DLQ, le DC et le DQF.

80. Attesté dans le DNALF et le DLQ. Il l'est également dans *Le Grand Dictionnaire terminologique*, Office québécois de la langue française, 2001, [www.granddictionnaire.com](http://www.granddictionnaire.com) (consulté le 15 mars 2020) et dans Le Robert, *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, 1973.

81. Marcel Lachiver, *Dictionnaire du monde rural : les mots du passé*, cité dans le DQF (p. 1813).

82. Attesté dans *Le Grand Dictionnaire terminologique*, *op. cit.*



salants), au tas de morue<sup>83</sup> et au tas de sable<sup>84</sup>. L'usage est classé comme un régionalisme dans l'ouest de la France et au Canada, chez les sauniers (un mulon de sel) et chez les agriculteurs (un mulon de foin), respectivement<sup>85</sup>. Les informateurs font aussi usage du terme « mule », mot désignant en ancien français un tas de foin ayant la forme d'une meule<sup>86</sup>.

## 5. La vie quotidienne

La cinquième et dernière classe contient 13,51 % des unités (973 unités) et porte sur les activités de la vie quotidienne. Elle se caractérise par les mots : lait / beurre / cochon / viande / lard / manger / bœuf / bouillir / crème / mouton / tuer / mettre / œuf / savon / pain<sup>87</sup> (figure 6). Les femmes dominent les propos tenus dans cette classe<sup>88</sup>. Il y est question de ce que l'on mange, de la préparation des mets et de la conservation des aliments pendant l'hiver. On y parle aussi de la préparation de biens essentiels, dont le savon, et de diverses pratiques, telles la tonte des moutons et le cardage de la laine.

---

83. « Le Littré (1880) », dans *Sensagent. Encyclopédie en ligne, Thésaurus, dictionnaire de définitions et plus*, 2000-2016, [dictionnaire.sensagent.leparisien.fr](http://dictionnaire.sensagent.leparisien.fr) (consulté le 15 mars 2020).

84. Le Monde, *Dicocitations. Le dictionnaire des citations*, [www.lemonde.fr](http://www.lemonde.fr) (consulté le 15 mars 2020).

85. Centre national de ressources textuelles et lexicales (CNRTL), *Ortolang. Outils et ressources pour un traitement optimisé de la langue*, Nancy, France, 2012, [www.cnrtl.fr](http://www.cnrtl.fr) (consulté le 15 mars 2020).

86. *Larousse*, [www.larousse.fr/dictionnaires/francais\\_](http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais_) (consulté le 15 mars 2020).

87. Les mots les plus significatifs de la classe 5 présentent les chis-carrés et les occurrences suivantes : lait ( $\chi^2 = 957$  ; 328 occurrences) / beurre ( $\chi^2 = 852$  ; 404 occurrences) / cochon ( $\chi^2 = 635$  ; 234 occurrences) / viande ( $\chi^2 = 629$  ; 243 occurrences) / lard ( $\chi^2 = 624$  ; 174 occurrences) / manger ( $\chi^2 = 530$  ; 386 occurrences) / bœuf ( $\chi^2 = 523$  ; 184 occurrences) / bouillir ( $\chi^2 = 508$  ; 131 occurrences) / crème ( $\chi^2 = 424$  ; 147 occurrences) / mouton ( $\chi^2 = 386$  ; 161 occurrences) / tuer ( $\chi^2 = 351$  ; 125 occurrences) / mettre ( $\chi^2 = 349$  ; 757 occurrences) / œuf ( $\chi^2 = 348$  ; 93 occurrences) / savon ( $\chi^2 = 342$  ; 188 occurrences) / pain ( $\chi^2 = 337$  ; 176 occurrences).

88. Le chi-carré de la variable « informateurs de sexe féminin » est de 27 ; celui des informateurs de sexe masculin est de -27.



mourir en tous les cas || mais il y avait un nommé [X] | notre voisin [...] lui il venait puis il rentrait tout seul dans le parc [pɑ̃k] hein || les cochons c'était dans un parc hein || il rentrait tout seul dans le parc | il agrafait ce cochon-là par une patte là puis il le sacrait sur le côté | et puis il passait le couteau || c'était effrayant [...] on ramassait le sang hein | puis on faisait du euh- du euh- du euh- du boudin || ah oui on faisait | ah du boudin [...]

E : le boudin là pouvez-vous vous rappeler comment qu'ils faisaient ça la recette ?

I : ça oui | ils mélangeaient le sang c'était brassé pendant que le cochon saignait là | puis ensuite ça c'était cuit avec [...] avec des oignons hein || et puis du gras de | du gras de- de bœuf hein | ou de viande de lard ou quelque chose || il y avait- il y avait du lard là | après des oignons puis | euh | ensuite on mettait ça dans les tripes | on nettoyait les tripes hein || le cochon bien neT | on le lavait puis après ça ils mettaient ça | cette solution-là dans la tripe puis ils faisaient bouillir ça de même | après qu'on a mis de l'eau bouillante [INF 71]

I : puis le lard on gardait ça comme le lard gras là on le salait | puis ça ça se conservait bien pour saler parce que dans l'été on n'avait pas de viande fraîche hein | ça fait que | le maigre là ça se- ça se salait pas ben ben on mangeait le maigre dans l'hiver | puis dans l'été on mangeait du lard salé | on se faisait des grillades là | on couchait ça par tranches là | puis on faisait rôtir ça puis on aimait ça puis | avec des œufs puis on se faisait des omelettes puis | des affaires de même [INF 16]

Les enquêteurs s'enquîèrent aussi de la préparation d'autres mets, tels les pâtisseries et le pain.

E : je pourrais tu vous demander comment est-ce qu'on faisait ça un pain | là | avant- avant d'avoir le poêle à gaz par exemple ?

I : [...] dans ce temps-là on avait notre *yeast- yeast cake*<sup>89</sup> | hein | c'était des- des petites choses carrées là | on en voit plus de ça | on appelait ça *yeast cake* | on faisait tremper ça avec un peu de fleur | la farine là | il y avait de l'eau [...] on faisait ça le soir | le lendemain matin on mettait ça dans un gros plat là | puis là on mettait notre- notre farine | notre eau | euh | moi je

89. Les informatrices réfèrent ici à une levure fraîche vendue en cube, d'où l'analogie, en anglais, à sa forme de gâteau (*cake*).

mettais des œufs | un peu de graisse là-dedans là | du sel | et puis  
 | euh | un peu de lait | et puis moi c'est de même que je faisais  
 mon pain | et j'en faisais beaucoup de pain || vingt-deux pains  
 par semaine | vingt-deux pains deux fois par semaine | et c'est  
 ensuite de ça des fois j'étais obligée d'en acheter | parce que  
 je pouvais pas arriver | mes tartes j'en faisais quinze à toutes  
 les semaines | ensuite les gâteaux | hum | des *buns* de toutes les  
 sortes | ça c'était touT parti ça [INF 9]

Les informateurs parlent allègrement de la « fleur » dans le sens de farine. On retrouve, en fait, cet usage, dans lequel certains pourraient voir un emprunt à l'anglais *flour*, en ancien et en moyen français, au moment où la « flour » désignait la fleur de farine<sup>90</sup>, ainsi que dans bien des parlers régionaux<sup>91</sup>. L'usage avait même acquis un sens spécialisé, au XII<sup>e</sup> siècle, pour signifier « fine farine » : la fine fleur<sup>92</sup>. Le *Trésor de la langue française au Québec*<sup>93</sup> le recense dans le sens de « fleur de farine » en 1715 dans les archives du Petit Séminaire de Québec, alors que la première attestation sans le complément de nom « de farine » date de 1789 dans les archives des Ursulines de Québec.

I : on payait deux piastres pour une poche de fleur | on payait  
 deux piastres pour une corde de bois [INF 7]

I : il en a eu du blé oui | il n'a eu je te garantis moi || il était- il  
 était bien fourni de blé | là-dedans | on a fait faire de la fleur  
 avec tu sais là là [INF 18]

I : notre voisin là | il avait bien des rats là || puis | euh || il mettait  
 sa fleur tu sais bien au boulanger là | dans une canisse à lait de  
 trente gallons là || les petits rats pouvaient pas monter là || mais  
 il y en a une là | qui pouvait monter puis elle se roulait dans la  
 fleur | puis elle sautait en bas puis elle se secouait pour soigner  
 les petits rats [INF 62]

90. Attesté dans le DQF.

91. Attesté dans MC, le DC, le DNALF et le DLQ.

92. DHDQ.

93. *Trésor de la langue française au Québec*, Québec, Université Laval, 2018, [www.tlfq.ulaval.ca](http://www.tlfq.ulaval.ca) (consulté le 15 mars 2020).

Dans le discours des informateurs, le mot « fleur » ne se rapporte pas exclusivement au blé, mais aussi aux autres céréales, bien que la fleur de blé soit privilégiée pour la confection du pain.

I : je faisais moudre | ma fleur de sarrasin | ensuite il faisait de la moulée pour engraisser les cochons [INF 29]

I : il y avait un moulin à eau là | puis il y avait | il faisait de la fleur | de la fleur de sarrasin | de la fleur de blé puis de la fleur | pour les cochons là | de la moulée [INF 55]

I : on faisait notre fleur de sarrasin nous autres même | et puis on mêlait ça avec de la fleur | hum | blanche ordinaire là | moitié l'un moitié l'autre | et puis il faisait ses crêpes avec ça [INF 58]

Le mot « fleur » donne aussi lieu à un référent très spécifique : le Moulin à fleur de Sudbury. Construit au début du <sup>xx</sup>e siècle<sup>94</sup>, il ne reste aujourd'hui de ce moulin que les silos dans lesquels était entreposée la fleur. Le nom est cependant demeuré pour identifier ce quartier historique associé à la présence francophone ouvrière<sup>95</sup>.

## 2. Fabrication du beurre

Les produits laitiers sont sur toutes les tables. Plusieurs informateurs ont des vaches et vont les traire. Quand c'est le cas, on sépare la crème du lait et on fait son propre beurre.

I : ah oui elle faisait son beurre pas mal souvent | dans le printemps puis dans l'automne

E : comment est-ce que ça se fait ça du beurre ?

I : bien tu fais juste | euh | on avait comme un moulin là tu sais | avec des palettes là | puis on avait la crème là-dedans puis on le brassait jusqu'à temps qu'il venait- tu sais | là tu sais | euh | épais là tu sais comme | euh | après ça bien elle ôtait le- le beurre là tu sais là | après ça elle le lavait avec de l'eau froide | là tu sais jusqu'à temps qu'il sorte tout blanc là tu sais | après ça bien elle mettait son- du sel là | du sel- du sel fin là | puis

94. Assemblée de la francophonie de l'Ontario, « Le Quartier Moulin à fleur à Sudbury » dans *Ontario 400*, décembre 2014, ontario400.ca (consulté le 15 mars 2020). Deux informateurs y font référence : « il avait un moulin à fleur | pareil comme un moulin à fleur à *Sudbury* là il a un moulin à fleur là aussi déjà » [INF 18] ; « E : puis quand vous vous êtes arrivé icitte à *Sudbury* | quels quartiers qui existaient ? I : il y avait trois districts | le Moulin à fleur | *McCormick* puis- puis le *Donovan* » [INF 51].

95. Bénéteau et Halford, *op. cit.*, sont les seuls à le mentionner.

elle le travaillait sur puis après ça fallait qu'elle met ça | pour refroidir un peu puis là bien elle le moulait | elle le mettait avec un moule exprès là puis | elle moulait son beurre [INF 40]

E : la crème ça serait tu meilleure que le lait ?

I : ah oui ah oui | ça ça vous mettez votre gras avec de la crème hein | on mettait pas le beurre on prenait de la crème | le gâteau blanc c'était la même chose ça | on prenait toujours de la crème | on mettait trois œufs dans un gâteau blanc et puis on prenait de la crème on mettait pas rien d'autre chose que de la crème et puis de la fleur puis de la poudre [INF 4]

Le discours sur la fabrication du beurre regorge de technoclectes, qu'il s'agisse de la « baratte », l'appareil dans lequel on agite la crème pour obtenir le beurre<sup>96</sup>, de son dérivé, « baratter » (v. trans.) qui signifie pratiquer le barattage, ou du « baratton », qui est l'instrument utilisé pour baratter. Éventuellement, la baratte cédera la place au « moulin à beurre ». Les informateurs qui fabriquent leur beurre font aussi appel à une panoplie d'instruments : la cruche de grès, le moule à beurre, le plat à beurre, le séparateur et l'écrémeuse. Ils parlent aussi du produit dérivé qu'est le lait de beurre, communément appelé le petit lait, c'est-à-dire la composante liquide qui reste après la séparation des solides du lait<sup>97</sup>.

E : est-ce que vous pourriez m'expliquer pas mal en détails comment ça se faisait du beurre ?

I : du beurre on attendait que ça | que la crème soit assez vieillie là pas trop sûre mais assez vieillie puis | euh | on la mettait dans les barattes là qui- qui *runnent* comme ça là | on brassait avec un bras puis ta palette elle tournait comme ça | et puis quand le beurre était bien fait là | on enlevait le lait | ensuite on mettait un morceau de glace puis de l'eau froide pour le durcir puis on le rebrassait encore une secousse<sup>98</sup> | puis après

96. Larousse, 2019, [www.larousse.fr/dictionnaires/francais](http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais) (consulté le 15 mars 2020) ; *Le Grand Dictionnaire terminologique*, op. cit.

97. « Glossaire du beurre », *Plaisirs laitiers*, Producteurs laitiers du Canada, [www.plaisirlaitiers.ca](http://www.plaisirlaitiers.ca) (consulté le 15 mars 2020). Également attesté dans *Le Grand Dictionnaire terminologique*, op. cit., comme le « liquide jaune pâle restant après la coagulation du lait lors de la fabrication du fromage ».

98. Le substantif « secousse » signifie ici un certain temps, un moment [DNALF ;

ça le beurre il devenait touT en | quasiment en petites boules  
là comme | dans l'eau froide puis de la glace | on enlevait cette  
eau-là là puis là là on le travaille un peu avant de le sortir du  
bar- du bassin là | du baril là | et puis là ensuite on le mettait là  
on avait des- on avait des grands plats de bois comme ça on les  
mettait là-dedans là puis là on le salait | puis on laissait fondre  
le sel | on le travaillait deux ou trois fois avant de le rouler |  
on le roulait puis on le mettait dans le papier puis | on mettait  
ça dans un- dans des grandes cannes puis on mettait ça dans  
| sur la- sur la glace enterré dans le bran de scie pour le tenir  
dur | c'est de même qu'on le conservait [...] bien quand on en  
faisait à l'automne l'hiver on en faisait pas de beurre mais on le  
faisait l'automne pour notre hiver là | on avait des gros *crocks*  
puis on le mettait dans ça là mais | ils paquetaient ça là [...]  
puis on emplissait ça un *crock* de vingt-cinq livres un de trente  
livres là on- on le paquetait là-dedans et puis on- on mettait de  
la saumure puis du sel un peu dessus | c'est de même qu'il se  
conservait [INF 20]

E : comment qu'on fait ça du beurre ?

I : bien après que la crème vient sûre un peu là bien | il faut  
brasser | tant qu'il est pas faiT | on avait des moulins pour ça

E : pour séparer le- la crème là | du lait | quelle sorte de machine  
est-ce qu'on avait ?

I : un séparateur

E : un séparateur | comment que ça fonctionne ça ?

I : ah à tourner | on tournait la manivelle là | tant que c'était  
pas | touT passé

E : hum | puis le- le lait tombait dans un côté puis la crème de  
l'autre ?

I : oui

E : puis une fois qu'on a la crème qu'est-ce qu'on fait avec ?

I : bien | on la garde si on peut dans un endroit frais hein | assez  
frais || on était pas bien installé pour ça par exemple | comme  
aujourd'hui | on le serait

E : puis pour faire comme le beurre | euh | avec la crème | quelle  
sorte de machine est-ce qu'on avait ?

I : ah on avait les barattes | et puis là on avait un- un moulin  
à- tu sais | un moulin à beurre

---

MC ; DLQ ; DQA ; DC ; DQF]. On retrouve aussi la variante « escousse ». Il s'agit  
probablement d'une métathèse.

E : c'est quoi ça une baratte ?

I : ah vous avez pas vu ça ? || bien c'était en grès ça | et puis il y avait un petit couvert puis un trou dans le couvert là | puis il y avait baratton | puis on- on faisait aller ça tant que c'était pas faiT

E : puis combien de temps que ça prenait pour que le beurre prenne ?

I : ah ça prenait des fois du temps | c'était pas toujours pareil

E : puis une fois que le beurre il est pris | qu'est-ce que votre mère faisait ?

I : là elle l'enlevait puis elle le mettait dans | on avait un plat à beurre | et puis | on le travaillait tant que le lait était pas sorti de dedans tu sais | puis on le salait puis | c'était prêt [INF 74]

I : ah bien elle le mettait dans- dans un moulin rond là | et puis elle tournait la poignée alors [...] le beurre se faisait || le lait | le lait de beurre se séparait avec le beurre hein || ça fait que là ben on pouvait | elle prenait son beurre puis elle le mettait dans de l'eau froide || et puis il durcirait puis après ça elle pouvait le travailler avec ses mains || elle avait une palette | et puis après ça bien elle mettait du sel et puis elle le moulait dans un moule [INF 69]

Un phénomène phonétique intéressant se produit dans le discours des informateurs : chez plusieurs, le substantif « baratte » prononcé [baʁat] devient « baraque » [baʁak].

I : on faisait notre beurre pour nous autres | avec une baraque à beurre d'express | un petit moulin à beurre | on brassait ça | puis quand il était en beurre bien [...] on le travaillait puis on le selait<sup>99</sup> puis on le moulait | on avait un moule à beurre pour [INF 54]

I : c'était une- une- une | baraque c'était | eum | comme un baril | et puis | eum | tu brassais ça puis ça tournait tu sais | puis quand qu'il était faiT bien tu apercevais qu'il commençait à être clair là | le petit lait là [...] bien là le beurre était faiT comme tu sais [INF 63]

I : bien on avait qu'est-ce qu'on appelait une | euh | une baraque à beurre là || puis on- on le brassait | c'était nous autres qui brassaient ça || ensuite | euh | ma mère travaillait le beurre || elle le salait [INF 66]

99. Il s'agit ici d'une variante de « saler ».



Cette transformation de la finale – atte (baratte) en –aque (baraque) s’expliquerait par le phénomène de dissimilation, par lequel s’établit une différenciation phonétique entre phonèmes voisins, et tirerait son origine d’usages populaires en France.

On trouve en effet, dès 1779, des variantes avec [k] final (*pétaque* ; aussi *pactaque* en 1781, *pataque* en 1785) qui ne peuvent s’expliquer que par une influence directe des parlers de France, influence qui n’a pu s’exercer qu’avant la Cession du Canada en 1763 (cf. *pataque* dans le Poitou, dans le Centre et en Wallonie ; *petaque* dans le Poitou ; aussi *patraque*, *pétraque*, etc. dans l’Ouest et dans l’Est ; ces variantes avec [k] final sont probablement issues d’abord d’une dissimilation de t – t en t – k, puis ont pu être confondues avec le mot patraque)<sup>100</sup>.

Les informateurs qui ne fabriquaient pas leur propre beurre ou leur propre fromage pouvaient s’en procurer chez des voisins qui le faisaient ou se rendre à la beurrerie, à la crèmerie, à la fromagerie ou encore à la laiterie pour en acheter.

I : ben pour un bout de temps il y avait une fromagerie | tout près de chez nous | on charriait notre lait à fromagerie | ils faisaient du fromage | c’était un nommé [X] qui faisait le fromage là | et puis ç’a pas duré ben des années ç’a duré quelques années | ensuite de ça bien | on charriait la crème au village | on | euh | il y avait un beurrerie | et puis | dans le temps c’était un nommé [X] qui avait la beurrerie à *Verner* | no- notre crème allait là [INF 19]

I : la grange était bâtie | que je me rappelle moi | puis il avait une *shed* à machines | puis il avait une soue à cochon | puis ça ça servait | la moitié pour des cochons | puis l’autre côté pour des moutons | dans la même bâtisse || puis après ça | il a eu une petite laiterie | bâtie en pierre | puis là | il y avait pas de plancher | puis il le mettait là | en dedans là | puis ça se gardait plus frais qu’ailleurs | il y avait pas de *fridge* | il est pas question de *fridge* | il y avait pas d’électricité dans ce temps-là [INF 15]

100. DHDQ, p. 401.

### 3. *Fabrication du savon*

Quant au savon que l'on fabriquait, fait à base de graisse animale et de lessi acheté ou fabriqué à partir de cendres, il servait essentiellement à laver les planchers ou les vêtements. Chaque maisonnée semble avoir eu sa façon particulière de le préparer.

E : comment est-ce qu'elle faisait ça son savon ?

I : on ramassait touT le gras des- des trucs là qu'on nettoyait là tu sais comme je vous disais tout à l'heure là || touT ça là le | on gardait ça | on lavait ça | et puis on faisait du savon || on le faisait fondre là | puis on mettait du caustique là-dedans || ouin ben c'est de même qu'on faisait du savon || on le laissait bouillir là jusqu'à temps que ça soit assez cuit là | après ça on renversait le caustique là puis on le brassait comme il faut | quasiment comme on fait du sucre à crème || puis après | on versait ça dans les vaisseaux là carrés là puis c'est avec ça qu'on lavait [INF 70]

E : est-ce que votre mère faisait son savon ?

I : ah oui elle en a faiT || toute la graisse de- de- du lard puis du bœuf que- qu'on se servait pas ça c'était touT | euh | bouilli puis réduit | euh | avec ça puis après ça elle mettait du lessi dedans | puis elle bouillait | bouillait le | jusqu'à temps que ça revirait en savon | ça sentait pas ben ben bon mais ça faisait du savon

E : elle prenait ça pour son lavage ?

I : ah oui on faisait du savon dehors || ça on le faisait l'été | pas dans la maison [INF 65]

E : est-ce que votre mère faisait du savon ?

I : oui monsieur || tuait | touT les bœufs qu'on tuait là | elle arrachait toute la graisse après les tripes || elle mettait ça dans une grand chaudière- dans une grand chaudière qu'on faisait du sucre dedans là || puis elle faisait fondre ça | jusqu'à temps qu'il soit touT fondu || puis après que le- les | il restait plus rien que | euh | le maigre des tripes là | elle ôtait ça de dessus là elle mettait ça dans un autre grand- grand chaud- | seau | puis elle mettait ça dans des- dans les vaisseaux puis elle le laissait refroidir || quand qu'il l'était | elle le coupait par carreaux || puis ça faisait du savon || elle mettait du lessi là-dedans || puis le savon | puis elle lavait son linge avec ça puis le plancher puis | touT notre linge [INF 67]

## 6. La dimension patrimoniale de la langue

Ce descriptif, dressé à partir des mots les plus significatifs des classes constituées par Alceste, donne un aperçu de la nature des propos tenus par les informateurs dans les 76 premiers entretiens de ce corpus. Bien que la présentation qui vient d'en être faite soit succincte, il est possible d'y relever des valeurs et des pratiques communes – qu'elles soient religieuses, économiques ou sociales –, qui façonnent la vie des francophones de la région à l'étude. Les villes et les villages où habitent les informateurs sont relativement jeunes et isolés, ayant été, pour la plupart, fondés pour l'exploitation des richesses naturelles : les terres arables, les forêts, les cours d'eau et les minéraux. Le vécu des informateurs, qui sont des témoins privilégiés de la fondation de leurs communautés<sup>101</sup>, pourrait faire l'objet d'une analyse plus détaillée au chapitre des pratiques sociales, des rituels, des événements festifs et de l'artisanat en tant qu'expressions du patrimoine culturel immatériel, mais tel n'était pas l'objet de cette présentation. C'est la langue – vecteur de ce patrimoine – qui était ici mise de l'avant en tant qu'expression vivante du vécu, des connaissances et des savoir-faire de membres d'un groupe culturel donné habitant une région spécifique à une époque particulière.

### *1. La langue, reflet de l'époque*

L'expression orale et les traits linguistiques qui caractérisent le discours des informateurs s'inscrivent dans un espace temporel précis : de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ou début du XX<sup>e</sup> siècle – selon la date de naissance des informateurs – jusqu'en 1979, date à laquelle se sont tenus les entretiens. Il va donc de soi que leur parler est le reflet de réalités particulières : avant la mécanisation et avant la venue de l'automobile, du téléphone et de l'électricité. Plusieurs des activités, auxquelles se prêtent les informateurs, étaient faites à la main ou à l'aide de chevaux de trait. Il n'est alors pas surprenant d'y relever toute une panoplie de mots qui y réfèrent, dont les nombreux moulins utilisés à des fins précises, tels le

---

101. Gaétan Gervais et Serge Dignard, *op. cit.*

moulin à faucher ou le moulin à foin pour les travaux agricoles, le moulin à battre ou le moulin à fleur pour moudre le grain, et le moulin à beurre pour baratter la crème.

Les nombreuses références au « poêle à bois », élément incontournable dans le quotidien des informateurs jusqu'à ce que l'énergie électrique soit installée dans les communautés, est un autre usage qui illustre bien comment la langue s'inscrit à une époque précise. Il n'en a pas été question au préalable puisque ce vocable transcende toutes les classes constituées par Alceste. Le bois, on l'a vu, est central dans le discours des informateurs, non seulement pour l'industrie forestière et la construction, mais aussi pour le chauffage et la cuisson. Les informateurs parlent donc souvent des poêles à bois, tout particulièrement des « (poêles à) chevreux<sup>102</sup> ».

I : bien on remplissait dans le poêle bien dans la cuisine on se servait de ces affaires-là les **chevreux** | mais dans la salle à dîner là que on parle là ce- c'était des gros **poêles de chevreux** [INF 4]

Qu'entend-on par « chevreux » ? Il s'agit, en fait, d'une autre prononciation du mot « chevreuil<sup>103</sup> » (comme l'est « écureux<sup>104</sup> »). Le *Dictionnaire historique du français québécois*<sup>105</sup> le recense comme un usage populaire, attesté depuis 1632, et l'explique comme une réfection du singulier sur le pluriel *chevreux* (*chevreul* donnait *chevreuls* ou *chevreux* au pluriel). Bénéteau et Halford<sup>106</sup> attestent sa présence en Amérique, de façon générale, depuis

102. On a relevé 60 occurrences de cet usage, surtout dans la première et la quatrième classe (les activités paroissiales et la vie quotidienne).

103. Attesté dans le DNALF, le DLQ, le DC et le DQF.

104. Le DHDQ reconnaît cette variante du mot écureuil, en usage depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, et qui s'est répandu dans diverses régions de la France.

105. « La variante *chevreux* (au pluriel) est attestée depuis 1632 (v. *Les voyages de la Nouvelle France occidentale, dicte Canada, faits par le Sr de Champlain*, 1<sup>re</sup> partie, p. 6 : *eslans, cerfs, dains, caribous de la grandeur des asnes sauvages, chevreux*). [...] On trouve aussi le pluriel *chevreux* dans [R. de Laudonnière, *L'histoire notable de la Floride située ès Indes occidentales*, 1586] à la p. 3 : *Les animaux plus connus en terre sont des Cerfs, Biches, Chevreux, Dains*. [...] La variante chevreu(x) au singulier (depuis 1675), attestée en français depuis le XVI<sup>e</sup> s. [...] et qui s'est maintenue jusqu'au XX<sup>e</sup> s. dans des parlers du Nord, du Nord-Est et de l'Est de la France [...] », DHDQ (p. 189-191).

106. Bénéteau et Halford, *op. cit.*

1613, mais tout particulièrement dans la région du Détroit depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle.

Alors que vient faire le chevreuil dans le poêle à bois ? C'est l'une des questions que posent, à l'occasion, les enquêteurs lorsque la conversation le permet.

E : puis vous vous en rappelez-vous la sorte de poêle à bois qu'il y avait ?

I : c'était des poêles à bois ils appelaient ça les **chevreuils** | un gros poêle à bois avec des grandes pattes

E : savez-vous pourquoi qu'ils appelaient ça un chevreuil ?

I : non c'est parce qu'il avait des grandes pattes | c'était en ce temps-là | tu sais les poêles à bois étaient pas comme aujourd'hui [INF 25]

E : puis | euh | quelle sorte de poêle vous aviez pour chauffer ?

I : un poêle à bois | on avait un **poêle à chevreuil** | je sais pas si vous connaissez ça un **poêle à chevreuil** | c'est un poêle qui a | un fourneau là [...]

E : pourquoi qu'on appelait ça un chevreuil ?

I : ah | demandez moi pas pourquoi | ils appelaient ça des **poêles à chevreuil**

E : puis | il était où le poêle dans la maison ?

I : ah | dans le milieu de la maison | au milieu de la cuisine [INF 14]

Cet usage est un calque locutionnel de l'anglais – *buck stove* – mot qu'utilisent beaucoup les informateurs, et qui est, lui-même, un autonomase<sup>107</sup> puisque qu'il s'agit du nom d'une marque de commerce : *Buck's Stove and Range Company*, compagnie fondée à Saint-Louis, aux États-Unis, en 1846.

E : quelle sorte de chauffage qu'il y avait dans la maison ?

I : ah c'était du bois || des gros poêles puis l'hiver il mettait le **buck stove** là | ils faisaient des bûches pour la nuit || ah pas d'autres choses dans ce temps-là | ah | ç'a pris bien du temps ça | j'étais- j'étais marié depuis longtemps quand on a eu de l'électricité [INF 34]

---

107. Seul le Dc reconnaît cet autonomase en signalant que chevreuil peut référer à « un poêle à bois dont les côtés représentent un *chevreuil* ».

E : comment c'était chauffé l'école ?

I : bien avec du bois | du bois franc | puis du bouleau | puis toutes sortes de choses comme ça on avait des gros gros **buck stoves** hein en bois | euh | en fer là [INF 69]

I : il avait le poêle à *cookerie* dans la cuisine hein || et puis dans le salon là comme dans la salle là [...] c'était une | euh | un gros **buck stove** le gros | euh | oui ah oui un gros **buck stove** || et puis ça en prenait parce que c'était froid hein [INF 71]

## 2. La langue, reflet d'un groupe culturel

Les traits spécifiques relevés sont aussi l'expression d'un groupe particulier : les Canadiens français ayant migré, ou dont les parents ont émigré, du Québec vers l'Ontario au début du xx<sup>e</sup> siècle pour s'installer dans la région du Nord-Est. Les informateurs ou leurs parents ont transporté dans leur bagage linguistique et socioculturel des expressions et des mots qui étaient d'usage dans leur milieu d'origine. Les nombreuses spécificités du français laurentien parlé qui sont relevées dans les extraits l'illustrent bien (pantoute, maîtresse d'école, piastre, linge, itou, fleur, ouvrage, gréyer, etc.) : ces usages particuliers sont des traits linguistiques à valeur identitaire. Il nous semblait illusoire de parler de patrimoine linguistique sans les y inclure puisqu'ils font partie de l'expression propre au groupe à l'étude.

Au-delà de ce vocabulaire de la langue commune, d'autres usages s'inscrivent dans des pratiques culturelles. Les pratiques religieuses propres au catholicisme, tout particulièrement, occupent une place centrale dans le vécu des informateurs, comme on l'a vu. Non seulement ces derniers réfèrent-ils beaucoup aux édifices que sont les églises, les chapelles, les presbytères et les couvents (patrimoine culturel matériel), mais ils discutent aussi sur les activités qui s'y rattachent (la messe, le catéchisme, le chapelet, la communion et la confirmation, les sermons en chaire, les processions paroissiales) ainsi que sur les rituels et les fêtes calendaires qui s'y rapportent (la Saint-Joseph, la Fête-Dieu, la Saint-Jean-Baptiste, entre autres). Dans une étude des

mots patrimoniaux au Manitoba, Liliane Rodriguez<sup>108</sup> souligne justement le déclin des vocables qui réfèrent au religieux. Il conviendra donc de vérifier si cela s'est également produit dans le Nord-Est ontarien.

### 3. *La langue des savoir-faire*

Dans les récits sur les occupations et les métiers ainsi que dans ceux sur la vie quotidienne, se trouvent de nombreux termes relatifs au travail forestier et à l'agriculture, ainsi qu'à la fabrication artisanale de produits ménagers et d'aliments. Ces technolèctes, qualifiés aussi de mots patrimoniaux, font partie du patrimoine culturel immatériel parce qu'ils sont l'attestation de connaissances et de pratiques reliées à la nature et à l'artisanat. Je n'en ai présenté ici que quelques exemples : ceux liés au savoir-faire agricole (faire les foin, la mise en vailloches), au savoir-faire forestier (la drave, les essences de bois) et au savoir-faire artisanal (la boucherie, la fabrication du beurre et du savon). Il reste tout un travail à faire pour voir si ces mots sont toujours connus par les locuteurs franco-ontariens aujourd'hui et, s'ils le sont, s'ils sont toujours d'usage.

## CONCLUSION

Les descriptions qui ont fait l'objet de ce texte ne sont, en fait, qu'un point de départ. Bien qu'elles ne couvrent qu'un tiers du corpus original légué par Gaétan Gervais, elles donnent néanmoins une idée de la teneur des autres entretiens qui composent le corpus. La visée de ce texte était d'abord de faire un bref survol des propos tenus par les informateurs pour dégager les grandes lignes de leur vécu, puis de relever les mots et les expressions qu'ils utilisent pour en parler afin d'illustrer comment la langue s'inscrit dans un patrimoine culturel immatériel. La langue est l'expression d'un groupe socioculturel donné et ne se comprend qu'à la lumière du

---

108. Liliane Rodriguez, « Les Mots patrimoniaux au Manitoba (Canada) entre 1963 et 2006 : déclin des mots religieux, maintien des mots de coutumes », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 24, n° 1-2, 2012, p. 73-100.

lieu où elle a cours, de l'histoire qui la façonne et de l'usage que l'on en fait. Les informateurs sont le reflet d'un groupe particulier : d'origine canadienne-française, ils habitent une région spécifique, colonisée il y a à peine un siècle, et dont ils sont les témoins privilégiés ; leur discours se décline à un moment précis (la fin des années 1970) bien qu'il porte sur une période antérieure à ce moment. En cela, leurs propos et leur façon de parler doivent se comprendre dans une perspective ethnolinguistique.

Il y a tout un travail à poursuivre sur ce corpus, ce qui se fera dès que seront complétées la transcription et la vérification de tous les entretiens. Il sera alors possible d'en faire une analyse lexicométrique détaillée des mots et des locutions dont font usage les informateurs. Cette analyse permettra de dégager, d'abord, les variantes en jeu, puis de vérifier lesquels de ces mots et de ces locutions, qui traitent d'événements passés, sont toujours connus et d'usage auprès de locuteurs franco-ontariens habitant la même région, permettant ainsi de savoir lesquelles des pratiques sociales auxquelles ils réfèrent sont révolues ou moins fréquentes et lesquelles sont toujours d'actualité.

Il est fort probable que les mots et les expressions pour parler du religieux seront en déclin<sup>109</sup>, puisque la pratique religieuse n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était hier et la paroisse n'est plus au cœur de la communauté. Les mots et les expressions associés aux savoir-faire artisanaux (comme la fabrication du beurre et du savon) seront probablement, eux aussi, en déclin. Sous l'effet de l'urbanisation et de l'industrialisation, qui ont agi sur les réalités sociales, plusieurs de ces savoir-faire ne se pratiquent plus ; on se procure maintenant des biens achetés et non plus des biens fabriqués à la main. Il en sera probablement de même pour les mots et les expressions associés aux savoir-faire professionnels et aux métiers qui ne se pratiquent plus (comme ceux des draveurs ou des forgerons). Qu'en sera-t-il toutefois des mots et des expressions associés à des métiers qui se pratiquent toujours (comme le travail agricole, forestier et minier) ? Seront-ils maintenus si la langue de

---

109. À l'instar des constats avancés par Liliane Rodriguez, *op. cit.*



travail – entendue ici comme le français – le permet ou auront-ils été remplacés par des usages anglais ?

Les mots pour parler des aspects communs de la vie quotidienne (l’habillement, l’alimentation, l’aménagement des villes) et les faits linguistiques qui caractérisent le parler des informateurs, devraient, cependant, être toujours d’usage auprès des locuteurs chez qui le français demeure la principale langue de communication. Ces mots et particularités langagières pourraient cependant avoir subi l’effet de la standardisation (voire d’une dévernacularisation) qui prévaut dans le système scolaire et dans les médias.

En parallèle à ce dépouillement lexicométrique, une analyse sociolinguistique s’intéressera à la répartition des usages, des variantes et des traits linguistiques selon les individus en tenant compte des modalités que sont le sexe, l’âge, le lieu d’origine, le lieu de résidence, le niveau d’instruction, l’occupation principale ou la profession.

Toutes ces analyses sont donc des jalons éventuels pour l’étude diachronique de la langue française parlée dans le Nord-Est ontarien. Elles permettront de jauger l’effet de l’urbanisation, de l’industrialisation et de la scolarisation sur le français parlé de locuteurs habitant la même région et ainsi avoir une meilleure compréhension du maintien des usages, de l’enrichissement de la langue ou de l’étiollement linguistique depuis les quarante dernières années.

**ANNEXE**  
**PROTOCOLE DE TRANSCRIPTION**

***Pauses, ponctuation, usage des majuscules***

Les pauses sont identifiées par des barres droites : | une pause brève, || une pause longue.

La seule ponctuation admise est le point d'interrogation (?).

Aucune majuscule n'est utilisée pour marquer le début d'un énoncé. Elle n'est utilisée qu'avec des noms propres (noms de localité, de rues, de commerces) et pour marquer une finale prononcée (ex. : touT, j'ai faiT).

***Orthographe grammaticale et d'usage***

La syntaxe de l'énoncé (y compris les faux départs) est transcrite telle qu'elle est dite.

Seuls les pronoms personnels faisant fonction de sujets ou d'objets (je, il, elle, ils, elles, lui) sont retranscrits selon l'orthographe grammaticale.

Les mots respectent l'orthographe d'usage, à l'exception des orthographes ci-dessous :

- asteure = maintenant, à partir de maintenant
- ayoye = interjection exprimant la douleur
- ben = bien
- devoù = (d') où
- drette = droit, tout droit, direct
- frette = froid
- icitte = ici
- ouin = oui, etc.
- taleur = tout à l'heure
- t-suite = tout de suite

***Mots et segments dans une langue autre que le français***

Les mots ou les segments énoncés dans une langue autre que le français sont inscrits en italiques.

***Anonymat des personnes citées***

Le nom des personnes citées par les informateurs a été retiré et remplacé par [X].